

Wipszycka, Ewa

Le nombre des moines dans les communautés monastiques d'Égypte

The Journal of Juristic Papyrology 35, 265-309

2005

Artykuł został opracowany do udostępnienia w internecie przez Muzeum Historii Polski w ramach prac podejmowanych na rzecz zapewnienia otwartego, powszechnego i trwałego dostępu do polskiego dorobku naukowego i kulturalnego. Artykuł jest umieszczony w kolekcji cyfrowej bazhum.muzhp.pl, gromadzącej zawartość polskich czasopism humanistycznych i społecznych.

Tekst jest udostępniony do wykorzystania w ramach dozwolonego użytku.

Ewa Wipszycka

LE NOMBRE DES MOINES DANS LES COMMUNAUTÉS MONASTIQUES D'ÉGYPTE

INTRODUCTION

LES CHIFFRES QUE LES SOURCES nous fournissent doivent toujours être soumis à un examen critique: c'est là une des règles qu'on enseigne aux étudiants d'histoire au début de leurs études. La lecture des ouvrages hagiographiques, et parmi ceux-ci, des ouvrages sur les moines d'Égypte, offre souvent l'occasion de constater le bien-fondé de cette règle.

Prenons par exemple l'*Historia monachorum in Aegypto*,¹ 5.1–2 et 5.5–6:

Nous sommes allés aussi à Oxyrhynque, ville de la Thébaïde dont on ne peut décrire dignement les merveilles. Car la ville est, au dedans, si pleine de monastères que les moines, à eux seuls, font retentir les murailles, et elle est entourée au-dehors d'autres monastères, en sorte que la ville extérieure forme une autre ville près de la première. Les temples et les capitales de la cité étaient aussi remplis de moines, et il n'y avait pas de coin dans la ville où ils n'habitassent. (...) Qui pourrait aussi dénombrer la multitude des moines et des vierges, puisqu'elle est incalculable? Tout ce que j'en fais connaître ici, c'est ce que j'ai appris exactement du saint

¹ *Historia monachorum in Aegypto*, édition critique du texte grec par A.-J. FESTUGIÈRE, Bruxelles 1961 (*Subsidia Hagiographica* 34); traduction dans A.-J. FESTUGIÈRE, *Les moines d'Orient*, IV/1: *Enquête sur les moines d'Égypte (Historia monachorum in Aegypto)*, Paris 1964.

évêque du lieu: il a sous sa gouverne dix mille moines et vingt mille vierges.²

Et en 28.1:

Nous avons vu aussi, dans la région du nome Arsinoïte, un certain prêtre du nom de Sarapiôn, père de nombreux monastères et supérieur d'une abondante communauté de frères, environ dix mille en nombre.

Dans le même ouvrage, voir un autre exemple, où l'emphase est encore plus évidente – 2.1–5: abbâ Or, qui vit depuis longtemps en solitaire dans «le désert le plus éloigné», voit en songe un ange qui lui prédit: «Tu deviendras une grande nation et l'on te confiera la charge d'un grand peuple. Dix myriades seront les gens sauvés par toi. Car autant tu en auras gagnés ici-bas, autant seront dans le monde à venir ceux de qui tu seras le chef». À la suite de cette vision, Or s'établit dans «le désert plus proche», et ici il devient célèbre grâce au don qu'il possède de chasser les démons et de guérir des maladies; c'est pourquoi «des moines s'étant rassemblés de tous côtés auprès de lui, il y en avait là ensemble jusqu'à des milliers». – Au début du récit, Or est présenté comme «père d'ermitages d'un millier de moines».

Encore un autre exemple, tiré du chapitre 17: «Nous avons vu aussi en Thébaïde un monastère d'un certain Isidôros, qui était fortifié d'un grand mur de briques et contenait un millier de moines». La description qui suit ces mots présente – comme A.-J. Festugière l'a fait observer dans les notes ajoutées à sa traduction – une communauté monastique dont les règles diffèrent de tout ce que nous connaissons par ailleurs: aucun des moines – sauf deux anciens, qui sont chargés d'apporter du dehors ce dont la communauté a besoin – n'a le droit de sortir du monastère; personne n'a le droit d'y entrer, à moins qu'il ne veuille y demeurer jusqu'à la mort sans aller nulle part au dehors. Le narrateur apprend du portier que ces moines

² Cette ville, nous la connaissons particulièrement bien, grâce à l'énorme masse de papyrus de toute sorte qui y ont été trouvés. Au temps où l'auteur de l'*Historia monachorum* la visita, elle avait, selon certains savants, environ quinze mille habitants, selon d'autres, environ trente mille. Dans les documents papyrologiques d'Oxyrhynchos de la fin du IV^e siècle, il n'y a pas d'indices confirmant la présence d'une très grande multitude de moines. Naturellement, cela ne veut pas dire qu'il n'y eût pas de moines du tout.

«sont si saints qu'ils peuvent tous accomplir des miracles, et qu'aucun d'eux ne tombe jamais malade avant de mourir: quand vient, pour chacun d'eux, l'heure du passage, il l'annonce d'avance à tous, puis, s'étant couché, s'endort».

Les chiffres indiqués dans ces passages n'ont qu'une fonction rhétorique: ils servent à plonger le lecteur ou l'auditeur dans le merveilleux, à le transporter dans un monde différent de celui de sa vie quotidienne, et à donner aux moines qui vivent dans de petites communautés et qui liront le récit, le sentiment qu'ils appartiennent à un mouvement puissant et que leurs frères disséminés dans le monde se comptent par dizaines de milliers, et non par dizaines.

Heureusement, tous les chiffres qu'on trouve dans les textes littéraires que je vais utiliser comme sources dans la présente recherche, ne sont pas de ce genre. Dans plusieurs cas, il est raisonnable de supposer que l'auteur du récit a voulu indiquer des chiffres conformes à la réalité, notamment s'il connaissait personnellement la communauté monastique dont il parlait. Mais dans ces cas aussi l'examen critique est obligatoire.

Établir le nombre des membres des communautés monastiques d'Égypte – des ermitages ou des laures ou des *koinobia*, bref, des *monasteria* de toute sorte³ –, est une tâche importante pour qui veut comprendre les principes du fonctionnement de ces communautés, les difficultés matérielles auxquelles elles devaient faire face, leur vie quotidienne sous tous ses aspects, y compris celui de la spiritualité.

Une opération indispensable pour qu'il soit possible de juger critiquement la valeur des chiffres concernant les communautés particulières, consiste à rassembler tous les chiffres attestés et à les confronter entre eux. Cela permet de reconnaître les habitudes des auteurs, autrement dit l'ordre de grandeur des chiffres qui sont habituellement indiqués, et de voir comment les auteurs construisent la hiérarchie d'importance des

³ Le terme grec *monasterion* était employé pour désigner tantôt un ermitage (une habitation servant soit à un seul moine, ou à un seul moine et à son serviteur, soit, plus souvent, à deux ou trois moines, parfois à un nombre légèrement plus grand), tantôt une laure (un ensemble monastique composé d'ermitages, ayant quelques éléments de vie commune et reconnaissant l'autorité d'un abbé), tantôt enfin un *koinobion* (une communauté cénobitique, un monastère). Pour éviter la confusion, je n'emploie le mot français «monastère» que dans les cas où il est certain que le *monasterion* donné est un *koinobion*.

communautés monastiques par l'indication du nombre de leurs membres. Pris isolément, les chiffres concernant telle ou telle communauté ne nous disent pas beaucoup.⁴

Il va de soi que chaque fois qu'on trouve une information sur le nombre des moines, il faut examiner soigneusement tout son contexte. Sans cela, il est impossible de juger critiquement de la valeur de tel ou tel chiffre.

La critique interne des témoignages littéraires doit aller de pair avec d'autres approches. Il faut, chaque fois que cela est possible, prendre en considération les conditions géographiques dans lesquelles telle ou telle communauté monastique vivait, et les données archéologiques relatives à celle-ci. L'essor de l'«archéologie monastique», la multiplication des fouilles des sites monastiques ainsi que des publications de leurs résultats augmente sensiblement nos chances. C'est grâce à ce genre de recherches que nous connaissons, avec une certitude rare, combien de moines habitaient dans tel ou tel ermitage. Par exemple, si l'on constate que dans un petit ermitage situé près de Dêr el-Medina et qui a été fouillé tout récemment par Tomasz Górecki,⁵ il y a des traces de deux lits, on peut être sûr qu'ici vivaient deux moines (sans exclure la possibilité qu'il y ait eu, en plus, un serviteur, qui aurait dormi dans un coin d'un des locaux: certains textes témoignent qu'il pouvait y avoir des serviteurs des ermites). De même, les ermitages qui ont été fouillés à Naqlun, aux Kellia, à Esna ont fourni des données sûres.

Les données archéologiques jouent un rôle très important dans la présente recherche, mais celle-ci se fonde principalement sur des textes littéraires, avant tout sur l'*Historia monachorum* anonyme et l'*Historia Lausiaca* de Pallade.⁶ Les deux ouvrages appartiennent à un même genre littéraire: recueil de récits sur des moines célèbres. Les deux auteurs avaient une connaissance personnelle du monde monastique égyptien: l'auteur inconnu de l'*Historia monachorum* l'avait visité en 394; Pallade avait séjourné longuement en Égypte, d'abord de 388 à 399, ensuite de 406 à 412/413.

⁴ C'est ce qu'enseigne l'excellent article de P. DEVOS, «Les nombres dans l'*Historia monachorum in Aegypto*», *Analecta Bollandiana* 92 (1974), p. 97-108.

⁵ Rapports de T. GÓRECKI dans *Polish Archaeology in the Mediterranean. Reports 2003*, xv, pp. 173-179; *Reports 2004*, xvi, pp. 239-256.

⁶ Palladio, *La Storia Lausiaca*, testo critico e commento a cura di G. J. M. BARTELINK, traduzione di M. BARCHIESI, Milano 1974, VI^e édition 2001.

L'*Historia monachorum* fut écrite peu de temps après le voyage de l'auteur; l'*Historia Lausiaca*, en 419 ou en 420.

Les informations que les textes littéraires fournissent au sujet du nombre des moines d'Égypte se rapportent soit à l'ensemble des moines de tout un territoire (une région, un nome ou les alentours d'une ville), soit à une communauté monastique particulière. Je commencerai par l'étude de celles de la première catégorie.

NITRIA, KELLIA, SKÉTIS, PHERMÉ

Au sujet du nombre des moines de Nitria, notre source est Pallade, qui connaissait bien ces lieux, y ayant séjourné. Le laps de temps qui s'était écoulé depuis son séjour à Nitria jusqu'au moment où il écrivit son ouvrage (une vingtaine d'années), n'avait certainement pu effacer entièrement ses souvenirs. Nous ne pouvons cependant pas être sûrs qu'il ait voulu donner une représentation fidèlement conforme à ce qu'il savait.

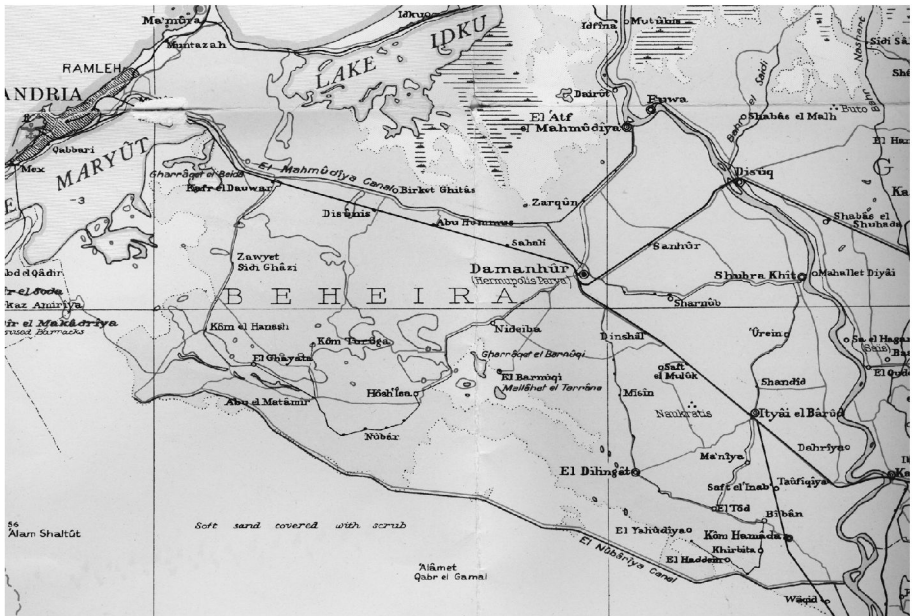


Fig. 1. La région où se trouvait Nitria, d'après la carte de la Survey of Egypt de 1935 (35/198). Voir les explications ci-dessous, p. 272.

En 7.1, Pallade écrit:

Après avoir rencontré les communautés monastiques (*μοναστήρια*) des alentours d'Alexandrie et avoir vécu avec elles pendant trois ans – hommes très nobles et très fervents, au nombre d'environ deux mille –, je me suis éloigné de là et suis allé à l'*oros* (*ὄρος*)⁷ de Nitria. Entre cet *oros* et Alexandrie, il y a un lac dit Mareia, sur une étendue de soixante-dix milles; l'ayant traversé, je suis parvenu, après un jour et demi, à l'*oros*, du côté méridional. Près de cet *oros*, il y a le grand désert (*πανέρημος*) qui va jusqu'à l'Éthiopie et au pays des Mazikes et à la Mauritanie. Dans cet *oros* habitent environ cinq mille hommes, qui ont diverses formes de vie (*πολυτεῖαι*), chacun comme il peut et comme il veut, si bien qu'il est permis de vivre aussi bien seul qu'à deux ou dans un groupe de plusieurs. Dans cet *oros*, il y a sept fours à pain, qui servent aussi bien à ces hommes qu'aux anachorètes (*ἀναχωρηταί*) vivant dans le grand désert, six cents hommes.

Ces anachorètes du «grand désert» sont certainement les moines des Kellia, centre monastique qui se trouvait effectivement en plein désert et était éloigné de Nitria environ 15–18 km (selon les points qu'on choisit pour mesurer la distance). Le fait que Pallade n'emploie pas ce nom, prouve qu'à ses yeux, les moines des Kellia étaient liés au centre de Nitria. Ils se rendaient à Nitria au moins quelques fois par an pour cuire le pain dans les fours que Pallade mentionne; et ils avaient sans aucun doute également d'autres occasions d'y aller et de nouer des rapports étroits avec les

⁷ Hors de l'Égypte, *ὄρος* signifiait «mont, montagne», mais dans le grec d'Égypte, il avait, en plus de celle-ci, également d'autres significations, ce qui s'explique par le fait qu'une des caractéristiques principales de ce pays était l'opposition entre la zone cultivée et le désert s'étendant des deux côtés de celle-ci; et puisque les collines, les chaînes de montagnes et les massifs appartenaient de règle au désert, on appliquait le mot *ὄρος* à tous les terrains qui ne pouvaient pas être atteints par l'inondation ou par les réseaux de canaux, autrement dit à tous les terrains désertiques, qu'ils fussent montagneux ou plats. Puisque les *monasteria* se trouvaient pour la plupart dans des terrains désertiques (montagneux ou plats), on appliquait à eux aussi le mot *ὄρος*. Par exemple, l'*ὄρος* de saint Phoibammon est la communauté monastique ayant pour patron ce saint. Voir H. CADELL & R. RÉMONDON, «Sens et emplois de *to oros* dans les documents papyrologiques», *Revue des Études Grecques* 80 (1967), p. 343–349. Les auteurs latins qui traduisaient des textes monastiques de provenance égyptienne rendaient *ὄρος* au sens de *μοναστήριον* par «mons».

frères du lieu: des témoignages sur la fréquence des rencontres entre des moines des Kellia et des moines de Nitria se trouvent surtout dans le grand dossier des apophthegmes.

Examinons d'abord la question de savoir ce que vaut le chiffre indiqué par Pallade pour l'ensemble des moines de Nitria. De ce centre monastique important, il ne reste aujourd'hui aucune trace, mais sur la base des sources écrites, Hugh G. Evelyn White a été en mesure de le localiser exactement.⁸ Il était situé sur le bord occidental du Delta, dans une zone désertique à l'intérieur des terres cultivées, à proximité du village moderne el-Barnugi (nom issu du nom Pernoudj, qui apparaît dans des textes coptes). Au temps où le centre monastique existait, il devait y avoir, à peu de distance de là, un grand canal ou bien une branche du Nil. Sur les vieilles cartes comme celle de la *Survey of Egypt* de 1935, on voit, un peu au nord de el-Dilingat, une bande de terre salée et stérile, longue environ 18 km et large de 1 à 5 km. Dans la première moitié du xx^e siècle, il y avait là des étangs où le natron formait des sédiments. Une partie du terrain était occupée par des marécages. Cette zone ressemblait, en petit, à Wadi Natrun. Aujourd'hui, il n'y a plus rien de tout cela, car le bord occidental du Delta a subi récemment de profondes transformations, qui ont élargi la superficie des terres cultivées. Il est certain qu'au iv^e siècle, quand Pallade séjourna ici, il y avait des étangs et des marécages, et qu'on exploitait les sédiments de natron, mais nous ne savons pas quelles étaient les dimensions de la bande stérile.

Des textes littéraires concernant le centre monastique de Nitria, il ressort que celui-ci était composé de communautés de divers genres et de diverses dimensions. La description la meilleure est celle qu'offre Rufin, qui, en traduisant l'*Historia monachorum*, l'a remaniée profondément (XXI I.1-2). Rufin avait vécu à Nitria longuement, de 373 à 380. Sa description est sans doute fondée sur ses souvenirs; elle est digne de foi. Voici le texte:⁹

Venimus autem et Nitriam, famosissimum in omnibus Aegypti monasteriis locum, qui quadraginta fere milibus abest ab Alexandria, ex nomine vici adia-

⁸ H. G. EVELYN WHITE, *The Monasteries of the Wadi'n Natrûn* II, New York 1932, p. 18-24.

⁹ Tyrannius Rufinus, *Historia monachorum sive de vita sanctorum patrum*, ed. E. SCHULZ-FLÜGEL, Berlin 1990.

centis, in quo nitrum colligitur, Nitriae vocabulum trabens (...) In hoc igitur loco quinquaginta (variante: quingenta) fere aut non multo minus cernuntur vicina sibi et sub uno posita monasteria, in quibus aliqui plures simul, aliqui pauci, nonnulli etiam singulares habitant, et mansionibus quidem divisi, animo autem ac fide et caritate valde iuncti et inseparabiles manent.

Nous sommes allés également à Nitria, le lieu le plus célèbre parmi les *monasteria* d'Égypte, qui se trouve à une distance de à peu près quarante milles d'Alexandrie et tire le nom «Nitria» du nom d'un village proche, où l'on ramasse le natron. (...) Dans ce lieu, donc, on voit environ cinquante (variante: environ cinq cents) *monasteria*, ou pas beaucoup moins de cinquante (ou: cinq cents), proches les uns des autres, soumis à l'autorité d'un seul homme et dans lesquels certains habitent ensemble en formant des groupes nombreux, d'autres en formant de petits groupes, quelques-uns même seuls – tous étant séparés par égard à l'habitation, mais très unis et inséparables par égard à l'esprit, à la foi et à l'amour.

Une description très proche de celle-ci, bien que moins riche, se trouve dans l'*Histoire ecclésiastique* de Sozomène, VI 31.1:¹⁰

καλοῦσι δὲ τὸν χώρον τοῦτον Νιτρίαν, καθότι κάμῃ τίς ἐστὶν ὁμορος ἐν ἧ τὸ νίτρον συλλέγουσιν. οὐ τὸ τυχὸν δὲ πλῆθος ἐνταῦθα ἐφιλοσόφει, καὶ μοναστήρια ἦν ἀμφὶ πεντήκοντα (ωαριαντε· ἀμφὶ τὰ πεντακόσια) ἀλλήλοις ἐχόμενα, τὰ μὲν συνοικίων, τὰ δὲ καθ' ἑαυτοὺς οἰκούντων.

On appelle ce lieu Nitria parce qu'il y a un village voisin où l'on ramasse le natron. Là, un nombre considérable d'hommes pratiquaient l'ascèse, et il y avait environ cinquante *monasteria* (variante: environ cinq cents *monasteria*), situés l'un près de l'autre et qui étaient en partie des *monasteria* de communautés, en partie des *monasteria* d'hommes habitant seuls.

La ressemblance est si saisissante qu'il y a lieu de supposer que les informations de Sozomène dérivent, directement ou indirectement, de Rufin. Quoi qu'il en soit, il est intéressant de constater que la tradition manus-

¹⁰ Sozomenus, *Kirchengeschichte*, éd. J. BIDEZ, Berlin 1960.

crité du texte de Sozomène et celle du texte de Rufin présentent ici une même division: dans l'une et dans l'autre, il y a soit «cinquante», soit «cinq cents». Qui plus est, cette division s'est produite sans doute indépendamment dans les deux traditions. Il est très probable qu'il ne s'agit pas d'une coïncidence fortuite. Il n'est pas facile de choisir entre les variantes «*quinquaginta*» et «*quingenta*» dans le texte de Rufin, ἀμφὶ πεντήκοντα et ἀμφὶ τὰ πεντακόσια dans celui de Sozomène, car nous ne savons pas quelle était, à Nitria, la proportion entre le nombre des ermitages et celui des *monasteria* où vivaient des groupes composés de plusieurs moines. Si l'on suppose que les ermitages dominaient décidément, on trouvera raisonnable de choisir la leçon «*quingenta*» pour Rufin (comme l'a fait E. Schulz-Flügel), et ἀμφὶ τὰ πεντακόσια pour Sozomène. Le fait que les deux auteurs décrivent les *monasteria* comme étant situés les uns près des autres, constitue un argument en faveur de ce choix.

D'un autre côté, il est plus facile d'imaginer comment la leçon «*quingenta*» aurait pu naître à partir de «*quinquaginta*», et la leçon ἀμφὶ τὰ πεντακόσια à partir de ἀμφὶ πεντήκοντα, que d'imaginer le processus inverse. Des copistes ont pu trouver que cinquante était un chiffre trop modeste.

Pallade, nous l'avons vu, affirme qu'à Nitria, il y a cinq mille moines. Ce chiffre me paraît invraisemblable. La concentration d'un nombre si important de moines dans un espace relativement restreint n'aurait été possible que si leurs habitations avaient formé une agglomération compacte, comparable à un grand village densément peuplé, comme celle que nous voyons à Saqqara (le *monasterion* de Jérémie) ou à Bawit (le *monasterion* d'Apa Apollô: voir ci-dessous, p. 301–303). Cependant, ce que nous savons de la vie des moines de Nitria par les textes monastiques classiques (outre l'*Historia Lausiaca*, l'*Historia Monachorum* et les apophthegmes) ne suggère pas cela.

Pallade savait qu'à Nitria, il y avait un très grand nombre de moines, mais il ne savait pas exactement combien. Il a indiqué ce qui lui semblait être l'ordre de grandeur: 5000. C'est une estimation sans doute exagérée.

Considérons maintenant le chiffre que Pallade indique pour les anachorètes du «grand désert», c'est-à-dire ceux des Kellia: 600. Personne, jusqu'ici, n'a mis en doute ce chiffre, fourni par un auteur qui avait eu

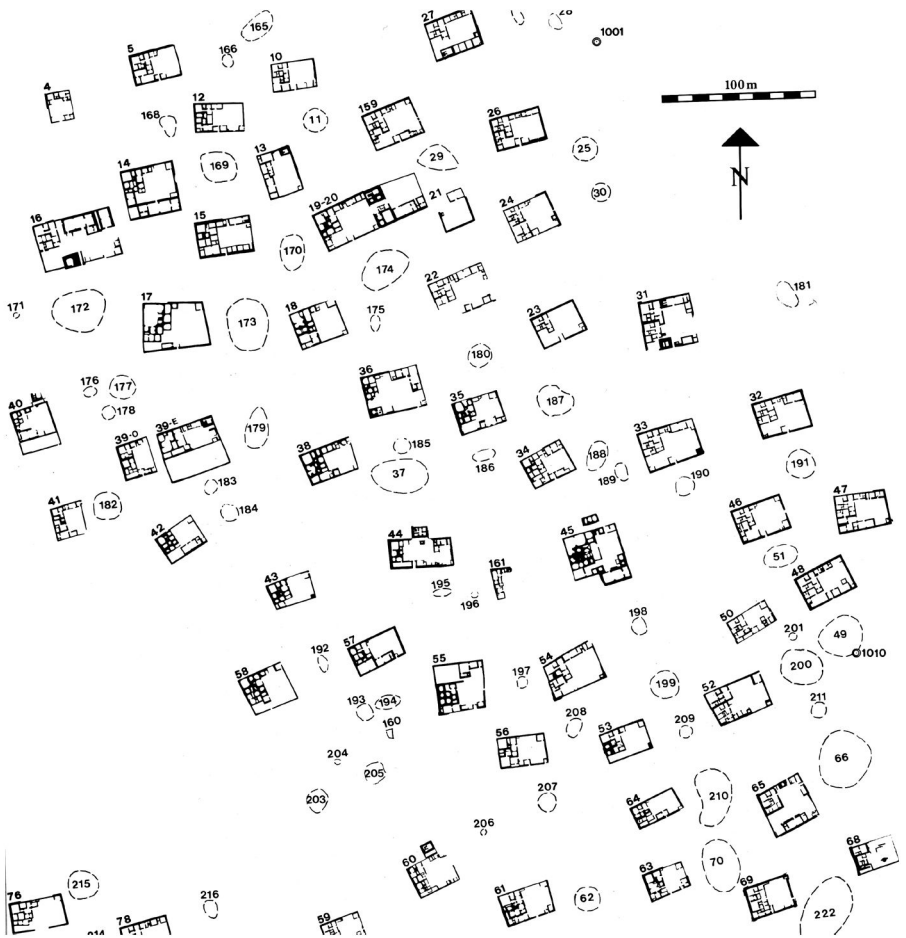


Fig. 3. Quelques ermitages des Kellia, faisant partie du groupe dit Qusur el-Izeila.

Fragment de la grande carte dressée par les archéologues suisses. Les plans des ermitages explorés présentent la situation existant au VII^e siècle. Les habitations dont il n'est resté que des traces sont indiquées par un chiffre à l'intérieur d'un cercle irrégulier. La lauré kelliote avait besoin de grands espaces, car chaque ermitage devait être suffisamment isolé des autres. D'après: Ph. BRIDEL, «Les bâtiments de la vie communautaire», *Dossiers Histoire et Archéologie. Chrétiens d'Égypte au V^e siècle* 133 (1998), p. 50.

affaire à ces moines. Cependant, 600 est un chiffre très élevé, s'agissant d'ascètes qui vivaient dans des ermitages en plein désert. Il est vrai que ce centre était célèbre et n'était pas très éloigné d'Alexandrie: il attirait donc

sans doute beaucoup d'hommes désirant s'adonner à la vie ascétique, et il recevait sans doute beaucoup de dons, qui constituaient pour les ascètes une aide substantielle.

On pourrait penser que les données archéologiques dont on dispose pour les Kellia permettent de contrôler le témoignage de Pallade. Les archéologues ont effectué ici des recherches de surface (*survey*) et ont fouillé un nombre très considérable d'ermitages.¹¹ Une liste dressée en 1972 fait état de traces d'un peu plus de 1500 ermitages, dont 900 encore non touchés par les travaux de construction de nouveaux canaux – travaux qui avaient été entrepris en 1964 et qui devaient par la suite détruire définitivement tout ce qui restait de ce centre. Les fouilles étaient des fouilles de sauvetage, faites à la hâte, car derrière les archéologues, avançaient les équipes qui creusaient des canaux; par conséquent, beaucoup de restes d'ermitages – on ne sait pas combien – ont été détruits par les archéologues eux-mêmes; et il n'a pas été possible pas d'étendre les fouilles à toute l'aire où il y avait des traces d'ermitages.

Les résultats de ces travaux qui ont duré 33 ans (jusqu'à 1993) sont imposants. Toutefois, ils ne nous aident pas à former un jugement sur la valeur des informations de Pallade. Les ermitages que les archéologues ont fouillés étaient pour la plupart du VII^e siècle; ce n'est que rarement qu'ils ont eu affaire à des ermitages plus anciens. Souvenons-nous que Pallade a vu les Kellia vers la fin du IV^e siècle et qu'il a écrit vers 420. Il est vrai que la structure de ce centre n'a pas subi de changements: du début à la fin, il a été semi-anachorétique. Mais le nombre des ermitages et leurs dimensions augmentèrent considérablement au VIII^e siècle. On peut calculer approximativement combien de moines habitaient dans les ermitages qui ont été fouillés, mais cela ne nous donne rien pour les périodes antérieures, ni même pour l'ensemble des Kellia au début de l'époque arabe.

¹¹ Les informations de base sur les Kellia sont réunies dans la *Coptic Encyclopedia* (1991), s.v. « Kellia » – article écrit par R.-G. COQUIN & D. WEIDEMANN. Très utile est l'étude de G. DESCŒUDRES, « Kirche und Diakonia: Gemeinschaftsräume in den Ermitagen der Qusur el-Izeila, EK 8184, III. *Explorations aux Qouçour el-Izeila lors des campagnes 1981, 1982, 1984, 1989, 1990*, Leuven 1999, p. 463–517.

Temps	Ermitages	Moines min.-max.	Nombre moyen des moines par ermitage
vers 600	89	157-184	1,9
I ^{ère} moitié du VII ^e s.	125	287-364	2,6
vers 650	95	273-333	3,2
II ^e moitié du VII ^e s.	53	200-250	4,2
vers 700	23	85-100	4,0
I ^{ère} moitié du VIII ^e s.	14	50-60	3,9

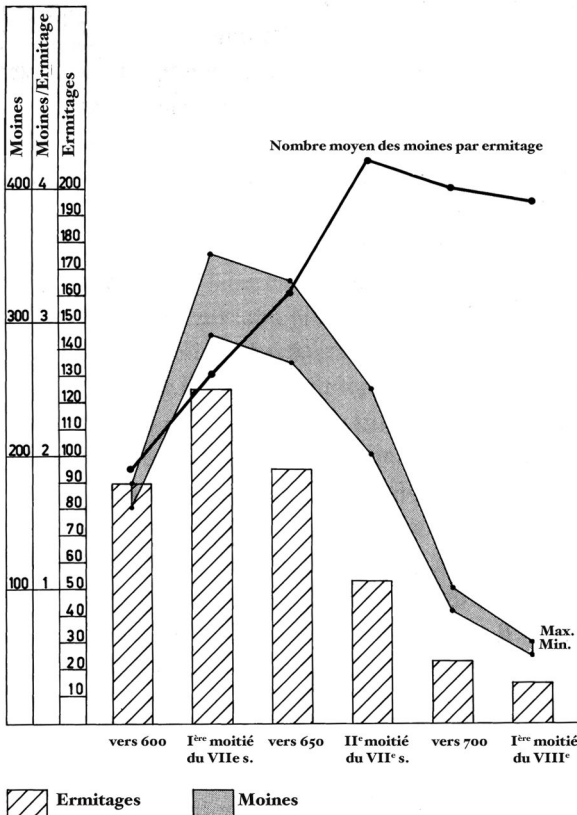


Fig. 4. Tableaux résumant les résultats des recherches de DESCEUDRES, relatives aux Qusur el-Izeila « Kirche und Diakonia » (cit. n. 11), p. 511.

Regardons les calculs faits par G. Descœudres,¹² concernant l'un des groupes d'ermitages dans lesquels les Kellia se divisent, à savoir l'ensemble dit Qusur el-Izeila. Les ermitages faisant partie de ce groupe ont été datés du VII^e et de la première moitié du VIII^e siècle.

L'utilité de ces calculs est limitée du fait qu'il n'y a pas moyen de savoir combien des ermitages pris en considération par Descœudres étaient occupés en même temps. Ce n'est que rarement que nous sommes en mesure d'établir combien d'années telle ou telle habitation a pu être utilisée. La céramique, sur laquelle se fonde la chronologie des ermitages, ne permet de dater que par périodes de 50 ans. Les constructions des Kellia tombaient rapidement en ruine, notamment les voûtes s'effondraient vite. Il est donc impossible d'obtenir des chiffres assez précis. Ajoutons que pour une partie des ermitages des Qusur el-Izeila, ceux qui n'ont pas été fouillés, on sait seulement – grâce au travail de prospection, qui en a enregistré des traces visibles en surface – qu'ils ont existé.

En dépit de tout cela, Descœudres s'est décidé à faire un calcul pour l'ensemble des Kellia, en prenant pour point de départ l'information de Pallade (600 moines); il considérerait ce chiffre comme exagéré, mais il n'a pas renoncé à s'en servir. Selon lui, à la fin du VI^e et au début du VII^e siècle, le total «aurait pu» être approximativement 1500, et au milieu du VII^e siècle (période de l'essor maximum), 3000. C'est beaucoup, à mon avis décidément trop. D'autres archéologues ont proposé des chiffres encore plus élevés: selon M.-H. Rutschowskaya,¹³ il y aurait eu 20.000 ou 25.000 moines. Ce calcul est inacceptable, car, comme Descœudres l'a remarqué, il suppose que dans chaque ermitage, il y eût 20 ou 30 moines, alors que d'après ce qui ressort des fouilles, même les ermitages tardifs les plus spacieux n'hébergeaient pas plus de 10 personnes.

Sur le nombre des moines vivant à Skétis (aujourd'hui Wadi Natrun), il n'y a rien dans l'*Historia monachorum*, ni dans Pallade, ni dans Rufin. Une information est fournie seulement par Jean Moschos (né avant 550, mort en 619 ou en 634), auteur d'un recueil d'apophthegmes (PG 87.3, col. 2977). Il rapporte une conversation qu'il aurait eue avec abbâ Jean de Pétra: celui-ci lui aurait dit que du temps de sa jeunesse (donc avant que ne com-

¹² DESCŒUDRES, « Kirche und Diakonia » (cit. n. II), p. 510–511.

¹³ M.-H. RUTSCHOWSKAYA, *La peinture copte*, Paris 1992, p. 70.

mençât la décadence de ce centre monastique), il y avait à Skétis 3500 moines, vivant dans quatre *laurai*.¹⁴ Ce chiffre est tout à fait invraisemblable. Skétis, une dépression à l'intérieur du « grand désert », était – selon l'opinion unanime des auteurs monastiques de l'antiquité tardive – un endroit où les conditions de vie étaient très dures, plus dures qu'aux Kellia. Au VI^e siècle, à cause du danger d'attaques de la part des brigands du désert, les moines de Skétis se rassemblèrent en des communautés, probablement de type cénobitique et dont chacune était entourée d'un mur et munie d'une tour. Il est inconcevable que 3500 moines, dans cette bande de terre en plein désert, aient pu se procurer assez de nourriture et trouver assez d'eau. Pensons en outre aux grandes surfaces qu'il aurait fallu enclore dans les murs – des murs élevés et solides, servant à la défense, et non pas de petits murs servant à délimiter l'espace sacré.

À proximité de Skétis se trouvait une agglomération monastique dite Phermé. Pallade (*Historia Lausiaca* 20.1) écrit : « Il y a en Égypte un *oros* qui conduit à la Skétis du grand désert et qui s'appelle Phermé. Dans cet *oros* habitent cinq cents hommes qui pratiquent l'ascèse ». En dehors de l'*Historia Lausiaca*, Phermé apparaît dans le *Gerontikon* : parmi les pères du désert à qui sont attribués les apophthegmes, il y a un Théodore de Phermé. Dans son édition de l'*Historia Lausiaca*, G. J. M. Bartelink affirme qu'il est impossible de localiser Phermé. En revanche, D. J. Chitty¹⁵ a proposé d'identifier Phermé avec « the extensive group of monastic settlements » que Omar Toussoun avait découvert à Khasm el-Qaoud et qu'il avait erronément identifié avec Skétis.¹⁶ Ce lieu se trouve au nord-ouest de Wadi Natrun (Skétis), à une distance d'une vingtaine de km par rapport à l'étang de Ga'ar (coin nord de Skétis), et d'environ 30 km par rapport à Dêr el-Baramous. C'était un centre semi-anachorétique du type des Kellia, mais certainement beaucoup plus petit que les Kellia. Il est invraisemblable qu'au temps de Pallade, il y ait eu là cinq cents ascètes.

¹⁴ Observons en passant que chez Jean Moschos, le terme *laurai* désigne, conformément à l'usage palestinien, des *koinobia*, et non pas des communautés semi-anachorétiques.

¹⁵ D. J. CHITTY, *The Desert a City*, London 1966, p. 68.

¹⁶ O. TOUSSOUN, « Cellia et ses couvents », *Mémoires de la Société Royale d'Archéologie*, 8.1 (1935).

LES *MONASTERIA* DES ALENTOURS D'ALEXANDRIE

J'ai déjà cité ci-dessus le passage de l'*Historia Lausiaca* (7.1) où Pallade affirme avoir vécu pendant trois ans dans les *monasteria* des alentours d'Alexandrie, où il y aurait eu environ deux mille moines. Il est vraisemblable que la plupart de ces *monasteria* étaient des communautés semi-anachorétiques.¹⁷ Aucun témoignage ne prouve que des *monasteria* cénobitiques aient existé au temps de Pallade aux alentours d'Alexandrie (le monastère pachômien dit la Métanoia fut fondé un peu plus tard; il ne semble pas, du reste, qu'il ait été un grand monastère). Or, s'il y avait plusieurs petites communautés, il faut imaginer que Pallade a vécu dans deux ou trois d'entre elles, et non pas dans toutes ou dans la plupart.

Certes, il n'est pas impossible que les moines vivant dans les alentours d'Alexandrie au temps de Pallade aient été nombreux, mais il faut observer que dans le récit de Socrate sur les conflits de Théophile avec ses adversaires théologiques, ils n'apparaissent jamais: nous ne les voyons intervenir ni au temps où Théophile est attaqué par les moines de Nitria à cause de ses idées origénistes, ni plus tard, lorsque, ayant changé soudain de position, il lutte contre les origénistes (*Hist. Ecc.* VI 7.9). C'est peut-être un indice qui suggère que le milieu monastique dans les alentours de la ville n'était pas, à cette époque, aussi nombreux qu'on pourrait le penser sur la base du témoignage de Pallade.

Un raisonnement analogue vaut pour le récit de Socrate sur le conflit de Cyrille avec le préfet Oreste, appuyé par la population d'Alexandrie: le patriarche fit appel aux moines des alentours de la ville, mais en plus, il fit venir cinq cents moines de Nitria; apparemment, l'aide des premiers ne lui suffisait pas (*Hist. Ecc.* VII 14).

En somme, dans ces cas non plus, le chiffre indiqué par Pallade n'a probablement pas grande valeur.

Au cours du ^{ve} siècle, dans les alentours d'Alexandrie, naissent des centres monastiques qui joueront dans le temps à venir un rôle important. Les

¹⁷ Il y avait même des ascètes vivant dans une solitude totale. Dans le chapitre 5, Pallade rapporte ce qu'il a appris de deux témoins, Didyme l'Aveugle et Mélanie, au sujet d'une recluse.

plus célèbres d'entre eux portent des noms qui rappellent la distance (exprimée en milles) les séparant de la ville: τὸ Πέμπτον, τὸ Ἐννατον (ou τὸ Ἐνατον), τὸ Ὀκτωκαιδέκατον, τὸ Εἰκοστόν.

Rares sont, dans nos sources, les informations relatives au nombre des moines formant l'ensemble du milieu monastique alexandrin et au nombre des moines de tel ou tel centre.

La première information est fournie par un récit concernant les événements qui eurent lieu au début du patriarcat de Pierre Mongos (477-490). Mécontents des tergiversations doctrinales du patriarche, les moines décidèrent d'exercer une forte pression sur lui pour lui faire prononcer une condamnation nette du concile de Chalcédoine. À cette fin, ils organisèrent une grande manifestation, qui réunit 30.000 moines aux portes de la ville, dans le sanctuaire de sainte Euphémie.¹⁸ Cette foule se laissa persuader de ne pas entrer dans la ville et d'accepter que les pourparlers avec Pierre Mongos et le représentant de l'empereur soient menés par une délégation composée de trois évêques, un presbytre, trois diacres et deux cents archimandrites. Le nombre des manifestants est certainement très exagéré, car il est évident que parmi les moines des alentours d'Alexandrie, beaucoup ont dû être opposés à une telle manifestation; en outre, si la foule avait été vraiment aussi nombreuse, comment aurait-on pu l'empêcher d'entrer dans la ville? Tout aussi exagéré est le nombre des archimandrites participant à la délégation: dans les alentours d'Alexandrie il n'y avait certainement pas tant de communautés monastiques assez importantes pour que le prier porte le titre prestigieux d'archimandrite.¹⁹

¹⁸ *Historia ecclesiastica Zachariae rhetori vulgo adscripta* VI 1-2, éditée et traduite par E. W. BROOKS, Louvain 1924 (*Corpus Scriptorum Christianorum Orientalium* 6.2), traduction, p. 86-89. Nous ne possédons pas l'ouvrage de Zacharie, mais un abrégé syriaque, fait en 568/9. Le récit qui nous intéresse n'a été pas altéré à la suite de l'abréviation: cela ressort du fait que dans un autre ouvrage de Zacharie de Mitylène, la *Vie de Sévère* d'Antioche, apparaît le même chiffre 30.000; cf. *Vie de Sévère d'Antioche par Zacharie le Scholastique*, éditée et traduite par M.-A. KUGENER, *Patrologia Orientalis* II, Paris 1903, p. 101. Sur les moines des alentours d'Alexandrie et sur les événements auxquels ils participèrent, voir E. WIP-SZYCKA, *Études sur le christianisme dans l'Égypte de l'Antiquité tardive*, Roma 1996, p. 298-312, spécialement p. 310-312.

¹⁹ Sur l'emploi de ce terme, voir mon article dans *The Coptic Encyclopedia* I (1991), s.v. «Archimandrite», p. 192-194.

L'*Histoire des patriarches de l'Église copte d'Alexandrie*, dans la biographie de Pierre IV, patriarche monophysite dans les années 567–569, a conservé une notice qui est intéressante pour la présente recherche:²⁰

And there were in that place six hundred flourishing monasteries («dér» – terme qui correspond au terme grec «*monasterion*»), like beehives in their populousness, all inhabited by the orthodox, who were all monks and nuns, besides thirty two farms called Sakatina, where all the people held the true faith. And the father and patriarch, Peter, was the administrator of the affairs of all of them.

Ce passage n'est lié ni à ce qui le précède, ni à ce qui le suit (auparavant, il avait été question de la nomination de Damien à la fonction de secrétaire du patriarche d'Alexandrie; ensuite, il est question d'événements de l'histoire de l'Église d'Antioche). Il est clair que celui qui a rédigé l'*Histoire des patriarches* en lui donnant la forme qu'elle a à présent, a mal abrégé sa source, en privant la notice de son contexte.

Une première lecture pourrait suggérer que l'information sur le nombre des *monasteria* se réfère à l'Ennaton, le centre où Pierre IV avait pris l'habit monacal et où il vécut également après avoir été ordonné évêque. Ce serait, dans ce cas, une information absurde. Il est vrai que l'Ennaton, comme certains autres centres monastiques près d'Alexandrie, se composait de plusieurs communautés (de *koinobia* pas très grands, de laures et même d'ermitages isolés), mais ces éléments constitutifs n'ont pu arriver au nombre de six cents!

Heureusement, le *Synaxaire alexandrin* jacobite contient – toujours dans la biographie de Pierre IV – un passage parallèle à celui de l'*Histoire des patriarches* que je viens de citer.²¹ Nous savons que l'*Histoire des patriarches* et le *Synaxaire alexandrin* se sont servis des mêmes matériaux.

²⁰ *History of the Patriarchs of the Coptic Church of Alexandria*, dans *Patrologia Orientalis* 1, Paris 1904, p. 472. Je la citerai dorénavant par le titre abrégé *Histoire des patriarches*. – Sur cet ouvrage, voir J. den HEIJER, *The Coptic Encyclopedia*, s.v. «History of the Patriarchs of Alexandria», p. 1238–1242.

²¹ Cela a été remarqué par J. GASCOU, *The Coptic Encyclopedia* III (1991), s.v. «Enaton», p. 956.

Voici le passage:²²

Tunc temporis circa Alexandriam erant coenobia sexcenta et pagi triginta duo; atque incolae universi, praeter christianos alexandrinus, fideles erant atque orthodoxi, sicut et universae provinciae Aegypti atque Aegypti superioris, itemque monachi coenobiorum montis Scete, Aethiopes et Nubae; et hi omnes subiacebant potestati Anbā Petri, cui Severus quoque suberat, et qui impigram navigabat operam epistulis conscribendis et mittendis ad omnes fideles, ut eos in fide firmaret. Ipse Alexandriae monasteria et pagos lustrabat, universos erudiens, exhortans atque confortans.

Le témoignage du *Synaxaire alexandrin* nous permet de comprendre que dans le passage de l'*Histoire des patriarches*, il s'agit des «dêr» (des *monasteria*) des alentours d'Alexandrie, et non de l'Ennaton.

Il y a cependant une difficulté. Les 600 *monasteria* reviennent à un autre endroit de l'*Histoire des patriarches*, dans la biographie d'Andronikos (616–622), à propos de la conquête perse d'Alexandrie, et cette fois l'Ennaton est mentionné explicitement:

And there were at Henaton near that city six hundred flourishing monasteries, like dovecots; and the monks were independent, and insolent without fear, through their great wealth; and they did the deeds of mockery. (...) And all that was there of money and furniture was taken as plunder by the Persians; and they wrecked the monasteries, which have remained in ruins to this day (*Patrologia Orientalis* I 485).

²² *Synaxarium Alexandrinum*, interpretatus est I. FORGET, Pars posterior, Lovanii 1926 (série CSCO), p. 186–187. Voici la traduction de R. Basset, *Patrologia Orientalis* xvii, Paris 1923, p. 596–597: « Il y avait alors, hors d'Alexandrie, six cents couvents et trente-deux villages, tous fidèles orthodoxes, outre les chrétiens de la ville d'Alexandrie et des gouvernements d'Égypte et de la Haute-Égypte, les moines dans la montagne de Scété, d'Abyssinie et de Nubie; tous étaient sous l'autorité de notre père Anbâ Pierre et se conduisaient suivant ses ordres. Il ne cessait d'écrire des lettres qu'il envoyait à tous les fidèles, les affermissant dans la foi; il parcourait les couvents d'Alexandrie et leurs villages, les instruisant, leur prêchant et les fortifiant ». La version éthiopienne de la *Vie de Pierre IV* contient, elle aussi, une mention de 600 *monasteria* qui auraient existé dans la région d'Alexandrie: *Le livre du Synaxaire*, édité et traduit par I. GUIDI, *Patrologia Orientalis* 1, Paris 1905, p. 673. Sur les synaxaires jacobite et éthiopien, voir les articles, respectivement, de R.-G. COQUIN et de A. S. ATIYA dans *The Coptic Encyclopedia*; voir aussi A. PAPACONSTANTINOU, *Le culte des saints en Égypte des Byzantins aux Abbassides*, Paris 2001, p. 28–30.

Si on laisse de côté le nombre des *monasteria*, ces informations semblent dignes de foi. Les moines de l'Ennaton passaient pour être riches, et il est certain que les Perses ont saccagé des centres monastiques, y compris l'Ennaton, et tué à l'occasion plusieurs moines.²³

Nous connaissons le nom de l'auteur des biographies des patriarches qui ont servi de source aussi bien à l'*Histoire des patriarches* qu'au *Synaxaire alexandrin* pour la période de Cyrille (412–444) jusqu'à Simon I (692–700): c'est un archidiacre du nom de Georges, secrétaire de Simon I. Il a dû être bien informé, ayant accès aux archives patriarcales (où se trouvaient peut-être des listes des *monasteria*, au moins des plus importants) et vivant dans l'ambiance de la curie alexandrine (où il a pu peut-être parler avec des hommes qui avaient vu la conquête perse).

Je suppose que dans la partie de l'ouvrage de Georges qui concernait Pierre IV, il était dit que dans les alentours d'Alexandrie, il y avait six cents *monasteria* et trente-deux villages. Cette information aurait été accueillie par celui qui a écrit la biographie de Pierre IV dans l'*Histoire des patriarches*, aussi bien que par celui qui a écrit la biographie du même personnage dans le *Synaxaire alexandrin*. En outre, elle aurait été utilisée arbitrairement par l'auteur de la biographie d'Andronikos dans le même synaxaire, afin de rendre plus coloré le récit sur le mauvais comportement des moines de l'Ennaton et sur le malheur qui les avait frappés.

L'information selon laquelle il y aurait eu, dans les alentours d'Alexandrie, 600 *monasteria*, provient donc probablement d'une très bonne source. Comment devons-nous la traiter? Évidemment, il faut exclure d'emblée l'existence de 600 grands *monasteria*; mais l'existence de 600 *monasteria* de différents types et de différentes dimensions aurait-elle été possible? Je ne le pense pas. L'étroite langue de terre sur laquelle Alexandrie était née, entre la mer et la Maréotis, la ταυνία (ou *taenia*) n'offrait pas beaucoup d'espace pour les habitations monastiques.²⁴

²³ La phrase « which have remained in ruins to this day » ne peut cependant pas être tout à fait exacte: nous savons en effet que le centre monastique de l'Ennaton fut reconstruit, et cela rapidement. Au début de la domination arabe, l'Ennaton jouait un rôle considérable. Peut-être la reconstruction n'élimina-t-elle pas toutes les ruines?

²⁴ On peut s'en convaincre en étudiant la carte de la Maréotis incluse dans le livre de A. De COSSON, *Mareotis, Being a Short Account of the History and Ancient Monuments of the North-Western Desert of Egypt and the Lake of Mareotis*, London 1935. Cette « taenia » se com-

Le motif des moines riches, qui à cause de leur richesse se comportent mal et finalement sont punis, réapparaît à un autre endroit de l'*Histoire des patriarches*, toujours dans le récit de l'invasion perse :

And when the *Salar* had done this, he marched away to Upper Egypt. And there were in the city of Niciu, which is also called Ibshadi, certain persons who gave him information concerning the monks who lived on the mountains and in the caves, the number of whom was seven hundred, and told him how they were enclosed within a fortified wall, and that their deeds were reprehensible, on account of the greatness of their wealth. So when the *Salar* heard this report of them, he sent his troops and surrounded them. And when the sun rose, they entered and slew all of them with the sword, and not one of them remained (*Patrologia Orientalis* I 486).

Dans ce passage, un détail est manifestement faux : le désert près de Nikiou (en copte Psati) est plat, il n'y avait donc pas de « grottes ». Il faut observer que la mention d'un « mur fortifié » – destiné évidemment à protéger les frères contre les attaques des Bédouins – permet de supposer que ces moines formaient un *koinobion* (ou des *koinobia*), car les laures ne se prêtaient pas à l'opération de clôture. Ce *koinobion* comptait-il 700 moines ? J'en doute.

LES MONASTERIA DES ALENTOURS D'ANTINOÉ

Pallade passa quatre ans – une partie de son exil, qui dura de 406 à 412/3 – à Antinoé. Dans *Historia Lausiaca*, 58.1, il écrit que dans les alentours de cette ville, il y a environ 1200 moines. Sur quelques-uns de ceux-ci, des anachorètes qu'il déclare avoir connus personnellement, il donne des détails.

Heureusement, ces lieux ont fait l'objet d'une recherche très soignée, presque mètre par mètre, de la part de Maurice Martin.²⁵ En dépit

pose en partie de plages sablonneuses, en partie de collines rocheuses qui forment une sorte d'échine allant d'un bout à l'autre ; il y avait ici de petites localités et des jardins.

²⁵ M. MARTIN, *La laure de Dêr al Dîk à Antinoé*, Le Caire 1971, spécialement p. 2 ; 25 ; 59.

des changements qui se sont produits au cours des siècles, ce savant a pu identifier un grand nombre de traces d'ermitages. Ils étaient installés dans les carrières abandonnées, creusées dans le rocher de la pente escarpée du *gabai*. Cette circonstance est pour nous favorable: elle garantit que tous les ermitages qui ont existé dans les alentours d'Antinoé peuvent être comptés. M. Martin, qui n'était pas enclin au scepticisme, a affirmé sans hésitation que le chiffre indiqué par Pallade était inacceptable, car dans le *gabai* près d'Antinoé, il n'y avait pas assez de place pour 1200 ascètes.²⁶

À une époque postérieure, probablement au VI^e siècle, au pied du *gabai*, au nord et au sud d'Antinoé, naquirent quelques *koinobia*, qui se présentent comme des ensembles compacts de bâtiments, construits pour la plupart en briques crues. On a l'impression qu'aucun de ces monastères ne pouvait comprendre plus de quelques dizaines de moines.

LA CONGRÉGATION PACHÔMIENNE AU IV^e SIÈCLE

Le riche dossier pachômien contient quelques informations intéressantes sur le nombre des membres de l'ensemble de la congrégation ainsi que sur celui des moines de tel ou tel monastère.²⁷ Elles se réfèrent pour la plupart à la situation existant dans la seconde moitié du IV^e siècle. Pour les époques postérieures, nous ne possédons pas d'informations de ce genre.

A. Sources de provenance pachômiennne

L'*Epistula Ammonis*,²⁸ qui est, dans ce groupe, la source la plus ancienne et la meilleure (l'auteur avait été un moine pachômien pendant trois ans, à partir de 351), rapporte que dans le monastère de Pbau, il y avait 600 moines (chapitre 2), et que 2000 moines des tous les *koinobia* pachômiens se rassemblaient une fois par an à Pbau pour la réunion annuelle à l'occa-

²⁶ Il soupçonnait que le chiffre indiqué par Pallade était le produit d'une pensée symbolique, opérant avec le nombre 12 des tribus d'Israël et des apôtres.

²⁷ Elles ont été réunies utilement, quoique assez hâtivement, par H. BACHT, *Das Vermächtnis des Ursprungs* II. *Pachomius – Der Mann und sein Werk*, Köln 1983, p. 79–80.

²⁸ Édition dans J. E. GOEHRING, *The Letter of Ammon and Pachomian Monasticism*, Berlin 1986.

sion de la fête de Pâques (chap. 21). Naturellement, tous les moines ne pouvaient pas participer à la réunion: certains devaient rester dans leurs monastères pour surveiller les biens, s'occuper des malades, nourrir les animaux; en outre, il y avait sans doute toujours des moines trop vieux ou trop faibles pour entreprendre le voyage. Le nombre des moines de toute la congrégation a donc dû, au milieu du IV^e siècle, être supérieur de plusieurs centaines à 2000.

Dans les années où Ammon fut chez les pachômiens, la congrégation venait de subir de graves pertes à cause d'une épidémie (Pachôme lui-même et son premier successeur avaient été parmi ses victimes: ils étaient morts, respectivement, en 346 et en 347). Il est vrai que la renommée des pachômiens croissait, que beaucoup de gens entraient dans la congrégation et que deux nouveaux monastères venaient de naître.

Les auteurs grecs et coptes des diverses recensions de la *Vie de Pachôme* ne se sont pas particulièrement intéressés au nombre des membres des monastères ou de l'ensemble de la congrégation. Il y a deux exceptions. La première se trouve dans le chapitre 107 de la *Vie* bohaïrique,²⁹ où Pachôme énonce les principes d'après lesquels il fait la sélection parmi ceux qui déclarent leur intention d'entrer dans la communauté:

(...) il arriva que trois hommes s'embarquèrent avec eux et vinrent au sud au monastère de Phbôou dans l'intention de devenir moines. Lorsque notre père eut embrassé tous les frères, il les interrogea au sujet de la paix dans la sainte Église catholique du Christ; puis il dit au chef des frères: «Pourquoi as-tu amené avec toi cette ivraie, < en me disant: > «fais-la moine?» (...) mais vu que tu l'as amené, nous l'introduirons avec les deux autres; il ne faut pas qu'en expulsant celui-là, les deux autres se découragent et se désistent. Quant à lui, nous le surveillerons et lui montrerons le chemin de son salut; il ne faut pas qu'il recommence parmi nous ces mauvaises actions qu'il pratiquait avant que tu ne l'amènes chez nous. S'il se convertit et fait pénitence, nous le recevons bien et l'ins-

²⁹ *Les Vies coptes de saint Pachôme et de ses premiers successeurs*, trad. L. Th. LEFORT, Louvain 1943, p. 180. Bien qu'il ait été réduit en morceaux (conservés dans diverses bibliothèques), le manuscrit de la *Vie* bohaïrique est, parmi les manuscrits coptes de la *Vie* de Pachôme, celui qui a subi le moins de pertes. Il contient un récit très ample, plein d'informations de toute sorte. Le jugement des spécialistes sur sa valeur varie, mais tous s'en servent dans des études de détail sur différents aspects de la congrégation.

tallerons chez nous; mais s'il ne fait pas pénitence pour ses péchés, nous le renverrons à l'endroit d'où tu l'as amené. (...) Oui, qu'est-il besoin de rassembler chez nous ces hommes mauvais qui n'ont pas décidé dans leur propre cœur de faire pénitence devant Dieu? En fait, ceux que nous avons rejetés de nous cette année sont au nombre d'environ cent.» – À cette époque le nombre des frères de toutes les communautés formant la Congrégation atteignait à peine trois cents soixante hommes –. Le frère lui dit: «Si tu n'avais pas rejeté de nous ces hommes dont tu as parlé, les frères se seraient accrus, et la Congrégation se serait développée amplement et tranquillement.» Alors notre père Pachôme lui dit: «Non, au contraire, si je les avais laissés, les frères auraient diminué en nombre (...).»

Les recensions arabes, qui se fondent sur le même texte sahidique dont est issue la *Vie* bohairique, donnent 300 au lieu de 360.³⁰ Lequel de ces deux chiffres se trouvait-il dans le texte sahidique? Je ne vois pas d'arguments qui permettraient de choisir.

Comme la plupart des épisodes de la *Vie de Pachôme*, celui-ci aussi est difficile à dater. Il est en tout cas postérieur à la fondation de Pbau et de quelques autres communautés (voir les mots «[...] des frères de toutes les communautés formant la Congrégation »).

Le nombre de 300 ou 360 moines, s'agissant de l'ensemble de la congrégation, n'est pas élevé. Il inspire par là la confiance. Cependant, il se peut que cette confiance soit mal placée. Il est clair que l'information sur le nombre des moines sert dans ce récit à mettre en relief la prévoyance exceptionnelle de Pachôme: n'importe quel autre prieur aurait toléré les mauvais moines, pour ne pas diminuer le nombre de sa communauté; Pachôme par contre les expulse. Il faut se demander: l'auteur de la *Vie* sahidique a-t-il simplement inventé le chiffre de 300 ou 360, ou l'a-t-il trouvé dans les matériaux variées dont il disposait? Rien ne suggère la réponse à donner.

Le deuxième cas où une donnée numérique apparaît dans les *Vies de Pachôme*, concerne la première communauté féminine, dirigée par la sœur de Pachôme, Marie: elle aurait compté 400 moniales. Cependant, cette information ne se trouve pas dans la meilleure des *Vies* grecques, la *Vita prima*, qui a ici une lacune, ni dans la *Vie* bohairique; elle ne se trouve que

³⁰ Voir L. Th. LEFORT, note à la traduction de la *Vie bohairique*, p. 180.

dans la *Vita tertia*, chapitre 43.³¹ Or, la *Vita tertia* est une vaste compilation; elle suit fidèlement la *Vita prima*, mais elle contient aussi de nombreuses informations tirées d'autres ouvrages, surtout de l'*Historia Lausiaca* de Pallade. C'est sans doute de cet ouvrage (33.1) qu'a été tirée l'information sur le nombre des moniales: la ressemblance entre les deux textes est saisissante.³²

Un manuscrit arabe de la *Vie de Pachôme* – manuscrit qui n'a pas été pris en considération par Amélineau dans son édition des *Vies arabes* – contient une information selon laquelle la congrégation aurait compté 7000 membres.³³ Comme pour le passage de la *Vita tertia* que je viens de commenter, ici aussi un emprunt à l'*Historia Lausiaca* est très probable: voir, dans celle-ci, le chapitre 32.8.

B. Sources de provenance non-pachômienne

L'*Historia monachorum* (3.1) mentionne un moine nommé Ammon, père de 3000 moines «qui sont appelés Tabennésites». Il n'est pas du tout clair si l'auteur anonyme entendait se référer à Tabennesi ou à Pbau (le monastère le plus important de la congrégation) ou à l'ensemble de la congrégation. Au sujet des pachômiens, l'auteur ne savait pas grand-chose; au cours de son voyage dans l'Égypte monastique en 394, il n'avait vu aucun des monastères pachômiens, car ceux-ci se trouvaient dans le Sud, en Thébaïde, alors que l'auteur n'alla pas au-delà de Lykopolis. Pour ma recherche, ce passage de l'*Historia monachorum* n'a aucune valeur.

Dans le chapitre 32 de l'*Historia Lausiaca*, Pallade écrit (§ 8) que les monastères «qui ont adopté cette règle» (pachômienne) sont «nombreux», que tous ensemble ils comptent 7000 hommes, et que «le premier, le grand monastère, dans lequel habitait Pachôme lui-même» (τὸ πρῶτον καὶ μέγα μοναστήριον ἔνθα αὐτὸς ὁ Παχώμιος ᾤκει), compte 1300

³¹ *Sancti Pachomii Vitae Graecae*, éd. F. HALKIN, Bruxelles 1932, p. 279: ἡξήθη δὲ ὁ ἀριθμὸς τῶν γυναικῶν ἕως τετρακοσίων, τὸν αὐτὸν τύπον ἔχουσαι τοῦ μεγάλου μοναστηρίου ἐκτὸς τῆς μηλωτῆς.

³² Pallade, *HL* 33.1: τοῦτοις ἔστι καὶ μοναστήριον γυναικῶν ὡς τετρακοσίων, τὴν αὐτὴν ἔχον διατύπωσιν ἐκτὸς τῆς μηλωτῆς.

³³ Ce texte est mentionné par W. E. CRUM, *Theological Texts from Coptic Papyri, Edited with an Appendix upon the Arabic and Coptic Versions of the Life of Pachomius*, Oxford 1913, p. 173.

hommes (ou 1400, selon une autre leçon).³⁴ Pallade se réfère probablement au monastère de Pbau.³⁵ Il ajoute que parmi les moines de ce monastère, il y a son ami Aphthonios, qui y remplit à présent la fonction de *deuterarios* (δευτερεύων). Il écrit en outre (§ 9) que chacun des autres monastères pachômiens compte de 200 à 300 moines, et qu'en particulier, le monastère de Panopolis qu'il a visité personnellement, en compte 300. Un peu plus loin (33.1) il parle de 400 moniales dans un monastère féminin de la même congrégation.

R. Draguet a montré³⁶ que le chapitre 32 de l'*Historia Lausiaca* a dû être écrit, non pas sur la base de conversations avec Aphthonios, ni de ce qu'on disait dans les communautés monastiques avec lesquelles l'auteur a eu affaire, mais sur la base d'un petit ouvrage inconnu de nous, écrit par un moine qui ne connaissait pas bien les pachômiens. C'est pour cette raison, selon R. Draguet, que le chapitre 32 contient beaucoup d'erreurs et d'inexactitudes.

Un calcul simple suffit pour constater que l'information de Pallade selon laquelle les moines de la congrégation pachômienne auraient atteint le nombre de 7000, est inacceptable. Nous savons que vers la fin de la vie de Pachôme, il y avait onze monastères pachômiens; nous savons en outre que Théodore fonda encore deux monastères. Or, Pallade dit que dans chacun des monastères pachômiens, sauf «le grand monastère» (celui de Pbau), il y a 200 à 300 moines. Acceptons cette information, qui n'a rien d'in vraisemblable. Cela donne pour l'ensemble, sans le monastère de

³⁴ Avant d'écrire l'*Historia Lausiaca*, et étant encore en Égypte, Pallade avait écrit un premier recueil de Vies de saints moines, qui n'a été conservé que dans une traduction copte. Ici, dans la Vie de Macaire d'Alexandrie, il est dit que dans le monastère principal des pachômiens, il y avait 1400 moines: voir la traduction française, A. de VOGÜÉ, *Quatre ermites égyptiens*, Abbaye de Bellefontaine 1994, chap. 13, p. 136. Sozomène, qui utilise l'*Historia Lausiaca* de Pallade, écrit (*Histoire ecclésiastique* III 14.17) que dans le monastère où résidait Pachôme, il y avait 1300 moines: c'est là un argument en faveur de la leçon *χιλίους τριακοσίους* dans HL 32.8.

³⁵ Je pense que par «le premier monastère», Pallade entend dire «le monastère principal», donc le monastère de Pbau. Je ne peux cependant exclure tout à fait qu'il entende dire «le monastère le plus ancien»: en ce cas, il se référerait au monastère de Tabennesi. C'est de cette façon que Sozomène a compris Pallade (voir ci-dessous). Pour mes raisonnements, cette question n'a pas grande importance.

³⁶ R. DRAGUET, «Le chapitre de l'Histoire Lausiaque sur les Tabennésites derive-t-il d'une source copte?», *Le Muséon* 57 (1944), p. 53-145.

Pbau, un chiffre entre 2400 et 3600. Même si l'on admettait qu'à Pbau il y eût vraiment 1300 moines, le total serait loin de 7000: il se placerait entre 3700 et 4900.

Jean Cassien, *Institutions* IV 1,³⁷ mentionne «les règles des Tabennésites dont le monastère est en Thébaïde», et écrit à ce propos: «Autant ce dernier est numériquement plus peuplé, autant l'austérité de la vie qu'on y mène est plus stricte que dans tous les autres, puisque plus de cinq mille frères y sont dirigés par un seul Abba, et que pourtant ce grand nombre de moines demeure continuellement soumis à l'ancien dans une telle obéissance que chez nous un seul ne pourrait pas obéir ainsi à un autre ni lui commander pendant peu de temps».

Sachant que l'auteur a séjourné longuement en Égypte (il y est arrivé au milieu des années Quatre-vingts du IV^e siècle, et il n'est reparti que vers 400), et qu'il connaissait personnellement plusieurs communautés de la Basse Égypte, on peut être tenté de lui croire. On aurait tort de le faire. Un *koinobion* composé de 5000 moines, soumis à un seul chef, est une chose impossible, et cela, non seulement en Égypte. Observons aussi que l'auteur écrit comme s'il ignorait l'existence de la congrégation pachômienne. Pourtant, il est impossible qu'il n'en ait pas entendu parler. Certes, il n'a pas été en Thébaïde, mais pendant son séjour à Alexandrie, et ensuite à Skétis, il n'a pas pu ne pas entendre parler au moins de la Métanoia pachômienne, fondée par Théophile près d'Alexandrie. D'ailleurs, qu'il y eût plusieurs monastères pachômiens, était un fait universellement connu en Égypte. Il est permis de supposer que dans le passage cité, Jean Cassien a imaginé un *koinobion* monstrueusement grand, afin de présenter une situation idéale: la subordination d'un très grand nombre de moines à un seul prieur, en tant que manifestation de la vertu de l'obéissance. Le nombre 5000 est ici un élément d'une description idéalisante du milieu monastique.

Jérôme, dans la préface à sa traduction de la *Règle de Pachôme*³⁸ – traduction qu'il a faite en 404 – dit que les moines qui se rassemblent à Pbau pour la fête de Pâques sont 50.000. Heureusement, aujourd'hui, ce chiffre n'est pris au sérieux par personne. (Il l'était parfois dans les vieux travaux).

³⁷ Jean Cassien, *Institutions cénobitiques*, éd. J.-C. GUY, Paris 2001 (série *Sources Chrétiennes*).

³⁸ *Praefatio Hieronymi*, chap. 7, dans *Pachomiana Latina*, éd. A. BOON, Louvain 1932.

Dans son *Histoire ecclésiastique*, Sozomène, qui traite avec attention ce qui concerne les moines, écrit (III 14.16–17):³⁹

C'est selon ces lois que Pachôme guidait ses propres disciples. (...) Il vécut à Tabennèse de Thébaïde, d'où vient qu'aujourd'hui encore ses moines sont dits Tabennésites. Se gouvernant sous la règle de ces lois ils devinrent très célèbres et avec le temps s'accrurent en masse, au point de parvenir jusqu'à sept mille hommes. La communauté de Tabennèse, où séjourna Pachôme lui-même, comprenait en effet dans les mille trois cents moines; les autres habitent en Thébaïde et dans le reste de l'Égypte. Ils n'ont qu'une seule et même règle de vie, et tout est partout en commun pour tous. Ils considèrent comme mère la communauté de Tabennèse et ils ont pour pères et maîtres les higoumènes de ce lieu.

Les chiffres que Sozomène fournit ici ont été puisés évidemment dans la description de Pallade. Observons cependant qu'alors que Pallade n'indiquait pas le nom du «grand monastère» où avait vécu Pachôme, Sozomène dit qu'il s'agit du monastère de Tabennesi. Il ignore que le monastère principal de la congrégation est celui de Pbau.

Il ressort de cette revue des sources que pour le monastère de Pbau, deux chiffres peuvent être pris en considération: 600, chiffre fourni par Ammon, et 1300, chiffre fourni par Pallade.

Est-il possible qu'il y ait eu à Pbau 1300 moines? Au sujet de ce monastère, nous ne savons pas beaucoup; du point de vue de la présente recherche, les informations les plus intéressantes se trouvent dans la *Vita Graeca Prima*,⁴⁰ un texte qui transmet d'une manière fiable la tradition pachômienne sur la formation de la congrégation. Au chap. 54, il est dit: «Ayant vu que, du fait que les frères étaient devenus nombreux, le monastère (*celui de Tabennesi*) était trop étroit, il (*Pachôme*) transféra quelques-uns d'entre eux dans un autre village abandonné, nommé Pabau; et ensuite, avec eux, il fit un élargissement, en construisant le monastère (*c'est-à-dire le*

³⁹ Sozomène, *Histoire ecclésiastique*, Livres III–IV, Texte grec de l'édition J. BIDEZ, introduction et annotation par G. SABBAAH, traduction par A.-J. FESTUGIÈRE revue par B. GRILLET, Paris 1996 (*Sources Chrétiennes*).

⁴⁰ *Sancti Pachomii Vitae Graecae*, éd. F. HALKIN, Bruxelles 1932 (*Subsidia Hagiographica* 19), 36; traduction française: A.-J. FESTUGIÈRE, *Les moines d'Orient*, IV/2: *La Première Vie Grecque de saint Pachôme*, Introduction critique et traduction, Paris 1965, p. 187.

monastère de Pbau: καὶ οὕτως σὺν αὐτοῖς ἐπλάτυνεν τὴν μονὴν οἰκοδομῶν), car il voyait que les vocations par le fait du Seigneur étaient nombreuses ».⁴¹

Ce monastère est, parmi les monastères pachômiens, le seul qu'on puisse localiser très exactement. On peut le faire grâce aux ruines de la basilique qui s'élevait à l'intérieur du monastère.⁴² L'antique Pbau, aujourd'hui Faw Qibli, se trouve dans la zone des terres cultivées, assez loin aussi bien du Nil que du désert. Cela vaut également pour Tabennesi, situé à quelque 3 km de distance de Pbau. Nous ignorons pourquoi ces deux villages voisins avaient été abandonnés.⁴³ En tout cas, il est vraisemblable qu'ils n'étaient pas très grands: un village de dimensions modestes peut devenir totalement désert plus facilement qu'un village comptant plusieurs milliers d'habitants. Des villages comptant quelques centaines d'habitants étaient fréquents en Égypte. À ce point de vue, il n'y a aucune difficulté à imaginer que 1300 moines aient pu s'installer dans ce village désert, en refaisant les maisons abandonnées et peut-être en construisant quelques nouvelles maisons.

Ce qui m'inquiète, c'est que cela ne s'accorde pas avec ce qui nous est dit ailleurs au sujet des repas. Les textes de provenance pachômiennne affirment avec insistance que les pachômiens prennent leurs repas ensemble, dans une même salle.⁴⁴ S'il en était ainsi, le *koinobion* de Pbau

⁴¹ Je m'écarte ici de la traduction de FESTUGIÈRE, *Les moines d'Orient* (cit. n. 40), p. 187.

⁴² Voir L. Th. LEFORT, « Les premiers monastères pachômiens. Explorations topographiques », *Le Muséon* 52 (1939), p. 387-393.

⁴³ Je n'ai pas réussi à trouver des recherches sur les villages déserts de la vallée du Nil, à l'exception du Fayoum, sur lequel il y a une étude de J. G. KEENAN, « Deserted Villages: from the Ancient to the Medieval Fayum », *BASP* 40 (2003), 119-139. L'exemple du Fayoum, où l'abandon de certains villages était dû à des défauts du réseau d'irrigation, ne peut être utilisé pour expliquer l'abandon de Tabennesi et de Pbau.

⁴⁴ *Epistula Ammonis* 20: « Peu de jours après, Théodore, venu au monastère, ordonna aux frères de se rassembler. Après avoir conversé avec eux et leur avoir dit de l'attendre, il se rendit avec deux de ses compagnons à la maison dans laquelle les moines ont coutume de prendre de la nourriture ». *Vie de saint Pachôme et de saint Théodore (Vita Gaeca prima)*, III (traduction d'A.-J. FESTUGIÈRE, modifiée): « Un jour, pendant que les frères sortaient de table (ἐξερχομένων τῶν ἀδελφῶν τοῦ φαγεῖν) et qu'ils prenaient devant la porte ce qu'on nomme le korsénilion comme c'était la coutume des gens de là-bas, le père vint aussi prendre sa part ». *Vie bobairique*, 185, p. 200: le gouverneur de la Thébaidé dit: « (...) Et puis, j'ai inspecté le local dans lequel ils mangent, et je n'ai vu aucune autre nourriture que de l'herbe seulement ».

n'a pu compter 1300 membres. Dans l'antiquité, il est vrai, on savait construire de grandes salles (comme les ruines des palais et des thermes le prouvent), mais il fallait pour cela employer les briques cuites et le béton et dépenser des sommes considérables, ce qui était hors des possibilités de la congrégation pachômienne au temps du fondateur.

La manière la plus simple d'éliminer la difficulté consisterait à supposer que les moines prenaient leurs repas dans plusieurs réfectoires (peut-être en même temps?). Cependant, dans aucun texte il n'y a la moindre allusion à pareille coutume. Peut-être faut-il supposer qu'au temps où la communauté de Pbau n'était pas très nombreuse, les moines mangeaient réellement ensemble et que plus tard, les récits sur Pachôme et Théodore fixèrent l'idée que dans les monastères pachômiens, il n'y avait qu'un seul réfectoire? Le repas commun aurait été un élément du symbolisme de l'unité des communautés. La vie réelle aurait adopté, pour des raisons pratiques, une autre forme d'organisation des repas, mais la tradition pachômienne, pour des raisons idéologiques, n'aurait pas tenu compte de ce changement.

Cela n'est qu'une possibilité, et elle ne me paraît pas très probable. Je préfère penser que le nombre des moines de Pbau était celui qu'indique notre source la meilleure, l'*Epistula Ammonis*, à savoir 600, et rejeter l'information de Pallade, reprise par Sozomène.

LA CONGRÉGATION DE SHENOUTE DU VIVANT DU FONDATEUR

La seule information que nous possédions sur le nombre des moines de la congrégation dirigée (de 388 à 465) par Shenoute, se trouve dans une des versions arabes (donc tardives) de sa *Vie*:⁴⁵ « Et notre père saint fut un prophète ayant sous sa main deux mille deux cents moines et mille huit cents femmes en religion, sans compter les novices (*littéralement: les petits et ceux prenaient soin d'eux*) ». Les autres versions de cette *Vie* ne contiennent pas de données numériques, ce qui est inquiétant. La *Vie de Shenoute*, comme bien d'autres textes hagiographiques, a subi plusieurs remaniements,

⁴⁵ *Vie arabe de Schnoudi*, éd. E. AMÉLINEAU (*Mémoires de l'Institut Français d'Archéologie Orientale du Caire*, 4), Le Caire 1888, p. 331.

consistant entre autres dans l'insertion de nouvelles informations.⁴⁶ Nous ne savons pas d'où le rédacteur de la version arabe que je viens de citer a pris l'information sur le nombre des moines et celui des moniales.

Ces chiffres sont trop élevés pour ne pas être suspects. Il est vrai que, comme nous le savons aujourd'hui grâce à des textes publiés récemment, il existait à Sohag trois monastères, et non deux: deux monastères d'hommes et un monastère de femmes.⁴⁷ Mais même si l'on divise par deux les 2200 moines, la difficulté reste: même 1100 est un chiffre difficilement acceptable, sans parler des 1800 moniales.

Prévoyant que les chiffres fournis par le texte arabe pourraient être mis en doute, J. Leipoldt – auteur de la première monographie sur Shenoute et éditeur d'une grande partie de son dossier – a fait observer que la congrégation de Shenoute a été en mesure d'accueillir 20.000 réfugiés fuyant devant une attaque des Blemmyes.⁴⁸ Presque cent ans après, le même argument a été employé par B. Layton:⁴⁹ « The monastic federation was large enough to organize and supply their own refugee relief service

⁴⁶ Cela a été prouvé par les recherches de Nina LUBOMIRSKI sur les différentes versions de la *Vie de Shenoute*; elle a présenté les résultats de ces recherches dans la conférence consacrée à Shenoute qui s'est tenue à Sohag en février 2006.

⁴⁷ Que les communautés shenoutiennes aient été trois, et non deux (comme on l'avait pensé pendant longtemps), je l'ai appris de l'exposé lu par B. LAYTON à la conférence de Sohag de février 2006. Ce fait nous permet de nous débarrasser de la vieille idée selon laquelle le « Monastère Rouge » aurait appartenu à la communauté féminine. Les archéologues et les historiens de l'art qui entretenaient cette opinion, oubliaient que les moniales étaient totalement isolées aussi bien des moines que des visiteurs. Il est inconcevable que la superbe église dédiée à Anba Bishoi, avec sa riche décoration sculptée et peinte, ait été construite pour la communauté féminine et que, par conséquent, elle n'ait pas été accessible aux gens du dehors. Depuis que l'on sait que les communautés étaient trois, il est clair que les deux églises fastueuses qui existent encore aujourd'hui, appartenaient aux deux communautés masculines. L'église de la communauté féminine a disparu.

⁴⁸ J. LEIPOLDT, *Schenoute von Atripe und die Entstehung des national ägyptischen Christentums*, Leipzig 1903, p. 93. Le passage de la *Vita de Shenoute* (dans *Simuthi vita et opera* III, 1908) qui donne cette information a été réédité par J. LEIPOLDT dans son article « Ein Kloster lindert Kriegenot. Shenutes Bericht über die Tätigkeit des Weißen Klosters bei Sohag während eines Einfalls der Kuschiten », dans: « ... und fragten nach Jesu ». *Beiträge aus Theologie, Kirche und Geschichte. Festschrift für Ernst Barnikel zum 70. Geburtstag*, Berlin 1964, p. 52–56.

⁴⁹ B. LAYTON, « Social Structure and Food Consumption in an Early Christian Monastery: the Evidence of Shenoute's Canons and the White Monastery Federation AD ». pp. 385–465, *Le Muséon* 115 (2002), p. 27.



Fig. 5. Ce grand bâtiment (75 x ca. 37 m), fait de blocs de pierre, est appelé communément le Monastère Blanc; en réalité, ce n'est pas un monastère, mais une église appartenant à un monastère. J'ai choisi une photo où l'on voit également des gens et des voitures, pour aider le lecteur à se faire une idée des dimensions. Le corps du bâtiment fut construit dans les dernières années de la vie de Shenoute.

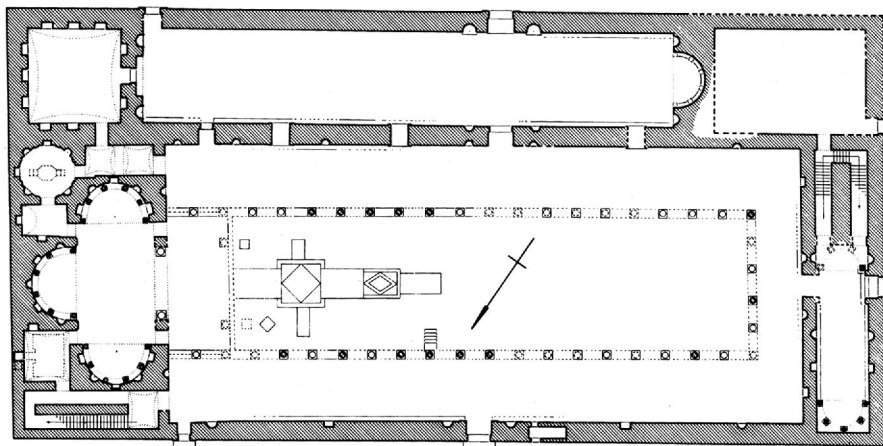


Fig. 6. Plan de l'église dite le Monastère Blanc

(d'après P. GROSSMANN, *The Coptic Encyclopedia*, s.v. «Dayr Anba Shinudah», p. 768), état hypothétique du milieu du ^ve siècle. Outre une basilique à trois nefs, il y a d'autres locaux, dont une vaste bibliothèque. Le sanctuaire de l'église a une très riche décoration peinte et sculptée, dont une partie considérable est datable du ^ve siècle.



Fig. 7. Intérieur de l'église, ou plus exactement son *naos* originel, état actuel (2005)

Aujourd'hui, le culte n'a lieu que dans le sanctuaire, prolongé par un *burus* (local entre le sanctuaire et le *naos*) et fermé par un haut mur. L'espace aujourd'hui ouvert était couvert jadis par un toit plat. La décision de découper le sanctuaire du reste de l'église fut prise à une époque où l'édifice était en train de se dégrader. (Le monastère n'existait plus déjà au temps de Makrizi, qui mourut en 1444). Les deux photos (par T. DERDA & J. URBANIK) donnent une idée des dimensions très considérables de l'église originelle.

serving at least 20.000 refugees ». Cet argument ne me paraît pas bon. Le chiffre indiqué dans la *Vie de Shenoute* pour les fugitifs vaut autant que ceux qu'une des versions arabes indique pour les moines et les moniales: il me paraît être issu de la tendance à l'exagération, fréquente dans les ouvrages hagiographiques. R. Krawiec, qui a consacré récemment un livre au monastère féminin de la congrégation de Shenoute, écrit:⁵⁰ « Since, however, the Arabic biography is not a fully reliable source for hard numbers, I refer to the amounts of monks with more vague terms ('several hundreds', 'thousands') ». Des milliers, quand-même!

⁵⁰ R. KRAWIEC, *Shenoute and the Women of the White Monastery. Egyptian Monasticism in Late Antiquity*, Oxford 2002, p. 175-176.

Que des savants modernes soient enclins à penser que la congrégation de Shenoute comptait des milliers de membres, n'est pas étonnant. Dans un article publié en 1991, J. Hahn dit clairement pourquoi il accepte les chiffres 2200 et 1800, tout en voyant qu'il y a de bonnes raisons d'être sceptique: l'argument décisif, pour lui, ce sont les dimensions des deux églises de Sohag, spécialement de celle qu'on appelle le Monastère Blanc et qui peut contenir sans difficulté quelques milliers de personnes.⁵¹ Ce raisonnement semble s'imposer à tous ceux qui visitent ces bâtiments: je l'ai entendu faire à plusieurs savants au cours de la conférence shenoutienne à Sohag. Cependant, il ne tient pas compte d'un fait bien établi par les historiens de la culture en ce qui concerne les dimensions des édifices liés à la vie politique et à la vie religieuse, aussi bien dans l'antiquité (païenne et chrétienne) que dans le moyen âge et l'époque moderne: elles étaient déterminées non pas tant par des besoins strictement pratiques que par des besoins d'ordre culturel, symbolique (idéologie, besoin d'ostentation, etc.), naturellement dans les cas où les moyens économiques étaient suffisants pour aller au-delà de ce qui était absolument indispensable. La congrégation shenoutienne ne manquait manifestement pas de moyens économiques (bien que nous ne sachions pas où elle les puisait). Les dimensions des églises de Sohag (ainsi que leur décoration) manifestaient à la fois la piété et le sentiment de force de ces communautés, et augmentaient la puissance émotionnelle des cérémonies du culte. Ce serait d'ailleurs une grave erreur que de penser que ces deux magnifiques églises n'étaient utilisées que par les moines: elles étaient sans doute des églises «à visites», et beaucoup de gens des alentours, de Panopolis et d'autres localités plus éloignées, y venaient sans doute pour participer aux cérémonies.

J. Leipoldt invoquait encore un autre argument en faveur des chiffres fournis par la *Vie de Shenoute*: il faisait observer qu'autour des deux monastères (il ne savait pas encore que les monastères étaient trois), il y avait un espace suffisamment vaste pour pouvoir contenir des bâtiments pour 4000 personnes et en plus, pour les serviteurs. Or, il est vrai que ces monastères furent fondés hors des terres cultivées, sur un terrain désert

⁵¹ J. HAHN, « Hoher Besuch im Weißen Kloster. Flavianus, praeses Thebaidis, bei Shenute von Atripe », *ZPE* 87 (1991), p. 248–252 (spécialement p. 251).

et plat, où il était possible de construire autant de nouveaux bâtiments qu'on voulait; mais nous ne savons pas dans quelle mesure cette possibilité fut exploitée.

Espérons que les fouilles qui ont été entreprises récemment, sous la direction de D. L. Brooks Hedstrom, près du Monastère Blanc, fourniront des données permettant d'établir l'ordre de grandeur du nombre des habitants du monastère.⁵² Pour le moment, on est loin de là.

DONNÉES CONCERNANT UN MONASTERION PARTICULIER

Un koinobion dans le Delta

Dans le livre XVIII de ses *Conlationes*, Jean Cassien rapporte les conversations qu'il aurait eues avec l'abbé Piamun de Diolkos (une localité située dans une région marécageuse du Delta, près de la mer, à 15 km de Damiette, et célèbre par ses *monasteria*). Puis, au début du livre XIX, il poursuit sa narration ainsi (chapitre 1):⁵³

Nous repartîmes très peu de jours après, tant nous pressait le désir de profiter dans la doctrine, et gagnâmes derechef, en grande allégresse, le monastère de l'abbé Paul. Il comptait à l'ordinaire plus de deux cents moines; mais une grande fête que l'on faisait ce jour-là même, en avait attiré encore une infinité des autres monastères: on célébrait solennellement l'anniversaire de la *depositio* du dernier abbé qui avait gouverné les moines de ce lieu.

Suit un récit très réaliste et précis sur un fait qui aurait eu lieu au cours de cette fête, pendant que la foule des moines, divisée par groupes de douze, mangeait en plein air. L'information sur le nombre des moines du *koinobion* de l'abbé Paul n'est donnée qu'en passant: l'intérêt de l'auteur porte,

⁵² P. GROSSMANN, D. L. BROOKS HEDSTROM, M. ABDAL RASSUL & E. BOLMAN, « The Excavations in the Monastery of Apa Shenute (Dayt Anba Shinuda) at Sohag », *Dumbarton Oaks Papers* 58 (2004), p. 371-382.

⁵³ Jean Cassien, *Conférences* XVIII-XXIV, *Introduction, texte latin, traduction et notes* par Dom E. PICHERY, Paris 1939 (*Sources Chrétiennes* 64), p. 38-39.

non pas sur le koinobion lui-même, mais sur la grande foule qui s'est réunie pour la fête. Le nombre («plus de deux cents moines») n'a rien de suspect, et le contexte renforce notre impression que l'information est digne de foi.

Une communauté féminine d'Antinoé

Dans le chapitre 59 de l'*Historia Lausiaca*, Pallade mentionne un monastère féminin d'Antinoé, dirigé par une supérieure du nom de Talis, avec laquelle il avait parlé personnellement. Les moniales soumises à sa direction étaient 60 (ou 70, selon un des manuscrits; mais cette différence est pour nous insignifiante). Un détail est frappant: ces moniales sortaient le dimanche pour aller à la messe – ce qui veut dire qu'il n'y avait pas un lieu de culte à l'intérieur du mur du monastère. Cela semble un peu étrange: une communauté nombreuse et en plus, féminine, devrait normalement avoir sa propre église ou son propre oratoire. Cependant, il n'y a pas de raison pour mettre en doute l'exactitude de cette information.

Une communauté féminine d'Athribis du Delta

Pallade, *Historia Lausiaca* 29.1–2, écrit:

Un ascète du nom d'Élie eut beaucoup de sympathie pour les moniales. (...) Ayant pris en pitié la classe des femmes-ascètes, et possédant des biens dans la ville d'Athribis, il construisit un grand monastère et rassembla dans ce monastère toutes celles qui n'avaient pas de demeure fixe (πάσας τὰς ἀλωμένας), en prenant soin d'elles de manière adéquate, leur ayant procuré toute sorte de repos et des jardins et des ustensils et tout ce dont la vie a besoin. Ces femmes, qui provenaient de diverses formes de vie, se querellaient sans cesse entre elles. Donc, puisqu'il fallait qu'il les écoute et les ramène à la paix – en effet, il en avait rassemblé environ trois cents –, il fut obligé de faire office de médiateur pendant deux ans.

Le nombre de ces moniales n'est pas invraisemblable, bien qu'on ne puisse pas exclure que l'auteur l'ait quelque peu augmenté.

Environ trois cents femmes, dans un « grand monastère » à l'intérieur duquel il y a des jardins, cela implique que le monastère ait été fondé au bord de la ville ou dans un ample terrain vide à l'intérieur de celle-ci.

Malheureusement, nous ne savons pas comment les communautés féminines de grandes dimensions étaient organisées, ni comment se présentaient les bâtiments de pareils monastères.

Le monasterion d'Apollô dans le nome hermoupolite

L'une des descriptions les plus intéressantes de communautés monastiques se trouve dans le chapitre 8 de l'*Historia monachorum*, traitant d'Apollô, qui aurait fondé une communauté sous le règne du « tyran » Julien :

§ 1 Nous avons vu aussi un autre saint homme, du nom d'Apollô, aux confins d'Hermoupolis en Thébàïde. (...) § 2 Nous avons donc vu cet homme, qui avait dans le désert, au pied de la montagne, des ermitages (ἐν τῇ ἐρήμῳ ὑπὸ τὸ ὄρος ἔχοντα μοναστήρια), où il était père de cinq cents moines. (...) Après avoir depuis l'enfance fait preuve d'une grande ascèse, il obtint à la fin de sa vie la grâce que voici : à l'âge de quatre-vingts ans, il organisa à lui seul les ermitages en une vaste communauté de cinq cents hommes parfaits (μέγα μοναστήριον αὐτῷ συνεκρότησεν τελείων ἀνδρῶν πεντακοσίων), capables presque tous d'accomplir des miracles. (...) § 18 Telle est la vision qu'il eut, et qui se réalisa, dès lors que beaucoup de moines se rassemblèrent de tout côté, au bruit de son nom, auprès de lui et qu'une foule de gens renoncèrent totalement au monde par suite de sa prédication et de l'exemple de son genre de vie. Il se forma ainsi une communauté des frères ensemble près de lui sur la montagne, jusqu'au nombre de cinq cents, qui menaient vie commune et partageaient la même table (ἐγένετο δὲ συνοικία τῶν ἀδελφῶν ὁμοῦ πρὸς αὐτὸν ἐν τῷ ὄρει ἄρχι πεντακοσίων, κοινὸν τὸν βίον ἔχόντων καὶ τράπεζαν μίαν διαιτωμένων). (...) §§ 50–51 Car, pour ce qui est des frères de sa compagnie, ils ne prenaient pas de nourriture avant d'avoir communié à l'Eucharistie du Christ : ce qu'ils faisaient chaque jour à la neuvième heure. Puis, après un repas, ils s'asseyaient et écoutaient ses instructions sur tous les commandements jusqu'à l'heure du premier somme. Ensuite, les uns se retiraient au désert, récitant par cœur les Écritures toute la nuit ; d'autres continuaient sur place de louer Dieu par

les hymnes sans s'arrêter jusqu'au jour: je les ai vus moi-même de mes yeux commencer les hymnes le soir et ne point cesser de chanter jusqu'au matin. Quoi qu'il en soit, beaucoup d'entre eux ne descendaient de la montagne qu'à la neuvième heure, participaient à l'Eucharistie, et s'en retournaient ensuite, en se contentant de la seule nourriture spirituelle jusqu'à l'autre neuvième heure; cela, beaucoup d'entre eux le faisaient durant plusieurs jours.

En somme: Apollô vit dans une grotte au pied de la « montagne » (de l'escarpement rocheux); les cinq cents moines qu'il dirige ont leurs propres ermitages, disséminés dans la « montagne », et c'est là qu'ils passent la nuit. Tous les jours, à la neuvième heure, ils descendent de leurs habitations et se rassemblent dans le centre de la communauté, où ils prient, participent à l'Eucharistie, mangent ensemble et enfin écoutent les enseignements d'Apollô.

Trois fois, dans ce chapitre, il est dit que les moines d'Apollô étaient 500. Cette information ne peut être conforme à la réalité, même pas approximativement. Admettons que chaque ermitage ait été habité par deux ou trois ou quatre moines: cela donnerait, comme maximum, 250 ermitages, et comme minimum, 125 ermitages. Pour que 125 à 250 ermitages puissent trouver place dans la « montagne », c'est-à-dire dans les pentes et les vallons du désert rocheux, il aurait fallu un territoire énorme, car les ermitages ne pouvaient pas être installés à n'importe quel endroit de la « montagne », mais seulement à des endroits appropriés. À cela s'ajoute une autre observation: il aurait été très difficile d'organiser des repas communs pour 500 moines. Je pense que les moines d'Apollô n'ont pu être plus d'une centaine.

La communauté créée par Apollô est identifiée d'habitude avec un centre monastique grand et important, dont les ruines se trouvent à proximité du village de Bawit.⁵⁴ Celles-ci ont fait l'objet de recherches archéologiques françaises de 1901 à 1913, puis, dans les années Quarantevingts du XX^e siècle, ont travaillé ici des archéologues égyptiens; depuis

⁵⁴ Outre les trois articles de *The Coptic Encyclopedia* II (1991), s.v. Bawit, p. 362–372, voir l'article récent de D. BÉNAZETH, qui dirige actuellement les fouilles: « Recherches archéologiques à Baouit: un nouveau départ », *Bulletin de la Société Archéologique Copte* 43 (2004), p. 9–24, avec une bonne bibliographie.

quelques ans, des archéologues français y travaillent à nouveau. Des inscriptions trouvées à Bawit attestent que ce *monasterion* avait pour patron Apa Apollô. Ont été trouvés en outre de nombreux documents papyrologiques grecs et coptes ainsi que des ostraka coptes.⁵⁵

La description que l'*Historia monachorum* fait du terrain où naquit la communauté d'Apollô correspond en gros au terrain où se trouvent les ruines du *monasterion* d'Apa Apollô de Bawit. Que celui-ci soit le *monasterion* dont parle l'*Historia monachorum*, est considéré d'habitude comme une chose allant de soi. Cela n'est pas correct au point de vue de la méthode, car le nom d'Apollô était banal; qui pis est, il y avait, dans les alentours de Bawit, plus d'un *monasterion* portant l'appellation de *monasterion* d'Apa Apollô.

Même si l'identification du *mega monasterion* d'Apollô décrit par l'*Historia monachorum* avec le *monasterion* d'Apa Apollô de Bawit était juste, cela n'aurait aucune importance pour notre problème, qui est celui de savoir combien étaient les moines dirigés par l'ascète Apollô de l'*Historia monachorum*. Ce texte témoigne de ce que l'auteur a vu lors de son voyage, qui eut lieu à la fin du IV^e siècle, alors que les ruines du *monasterion* étudié par les archéologues appartiennent pour la plupart aux VI^e–VIII^e siècles. À Bawit, nous voyons les restes d'un énorme village monastique, composé d'habitations très proches les unes des autres, alors que l'*Historia monachorum* parle d'un ensemble d'ermitages situés dans la « montagne » et du centre de la communauté, situé au pied de la « montagne ».

Encore un autre fait m'inquiète: aucun des savants qui ont travaillé pendant des années à Bawit ne signale l'existence de traces d'ermitages dans le *gabal* voisin. S'il y avait eu ici des ermitages, leurs traces devraient être encore visibles, car dans ce terrain montagneux, personne ne les aurait effacées. En 1900, un an avant de commencer les fouilles à Bawit, J. Clédât travaillait à Meir, à quelques kilomètres de distance; de là, il marcha plusieurs fois jusqu'à Bawit en suivant la crête du *gabal*; il n'aurait pas manqué de remarquer des traces d'ermitages, s'il y en avait eu, d'autant plus qu'il avait sûrement en mémoire la description de la laure d'Apollô, donnée par l'*Historia monachorum*.

⁵⁵ Sur les papyrus et les ostraka de Bawit, voir l'introduction de S. J. CLACKSON à son édition *Coptic and Greek Texts Relating to the Hermopolite Monastery of Apa Apollô*, Oxford 2000.

Kalamun et Naqlun

Sur le nombre des moines de ces deux centres monastiques, situés dans le désert proche du Fayoum, nous avons des informations tout à fait exceptionnelles. Elles sont fournies par la *Vie copte de Samuel* (ca. 597 – ca. 700), fondateur d'un *koinobion* à Kalamun. L'auteur de cette *Vie* est un moine de ce *koinobion*, Isaac.⁵⁶ Il déclare avoir vécu dans la quatrième génération à partir de Samuel. Nous ne savons pas combien d'années compte, selon lui, une génération, mais si l'on admet qu'il s'agisse d'une génération de 30 ans, force est de placer la composition de l'ouvrage dans la première moitié du IX^e siècle. Le manuscrit qui le contient est daté, d'après le colophon, de 892/893.

L'ouvrage d'Isaac est détaillé, cohérent, sans beaucoup d'ornements rhétoriques; en tant que source d'informations, il fait bonne impression. L'auteur déclare connaître son sujet grâce à la mémoire collective de sa communauté. Il décrit entre autres la manière dont la communauté de Kalamun s'est formée autour de Samuel. Il y eut d'abord – dit-il – 4 élèves qui avaient vécu avec Samuel dès le temps où il était à Skétis, au début de son ascèse. S'y ajoutèrent 14 moines qui avaient quitté Naqlun pour s'établir à Kalamun; puis vinrent 5 moines qui avaient quitté le centre monastique de Takinash; vinrent aussi 17 hommes qui n'avaient pas encore expérimenté la vie monastique.

Samuel réunit donc autour de lui à Kalamun 40 moines. Ce chiffre est raisonnable: nous sommes loin des données exagérées, servant à rehausser le prestige des communautés.

Une visite du lieu confirme cette impression. À Kalamun, une petite dépression isolée dans le désert, il n'y avait pas de conditions qui eussent rendu possible la naissance d'un grand centre monastique. Les moyens pour vivre qu'on pouvait se procurer étaient limités: les frères pouvaient vendre le sel des salines qu'ils exploitaient, et les produits de vannerie qu'il faisaient avec des roseaux (ceux-ci se trouvaient en abondance sur place, comme le nom du lieu, *Καλαμοῦν*, l'indique); on cultivait un peu de blé près des sources d'eau douce, et les dattiers fournissaient un aliment précieux.

⁵⁶ *The Life of Samuel of Kalamun*, éd. A. ALCOCK, Warminster 1983, chapitre 26. Voir l'article du même savant dans *The Coptic Encyclopedia*, s.v. «Samu'il of Qalamun, saint», p. 2092–2093.

Je me demande d'où Isaac a pu tirer ses informations sur la provenance des moines qui s'étaient rassemblés autour de Samuel. Elles n'appartiennent pas à ces genres d'informations que la tradition orale des communautés monastiques était intéressée à conserver. Peut-être existait-il des notices biographiques sur Samuel, écrites par un moine contemporain de lui?

La communauté monastique de Kalamun existe encore aujourd'hui, mais ses bâtiments sont décidément tardifs. Le milieu géographique a changé et la naissance d'un grand centre de tourisme pieux et de nouveaux bâtiments pour les moines ont effacé les traces du lointain passé.

La *Vie de Samuel* contient également des données numériques concernant le centre monastique de Naqlun du temps où Samuel y vécut:⁵⁷ il aurait compté 120 moines et 200 *pistoi*. La catégorie des *pistoi* (des «fidèles»)⁵⁸ est attestée par des textes coptes provenant de différents *monasteria*, en premier lieu par des stèles funéraires. Pendant longtemps, les éditeurs ont eu des difficultés à définir le caractère de ce groupe. Un texte de la laure d'Épiphane, *P. KRU* 75 (VII^e siècle),⁵⁹ semblait fournir un argument en faveur de l'opinion selon laquelle il s'agirait des novices (pas nécessairement des hommes très jeunes: ceux qui entraient dans les monastères étaient souvent des gens âgés). Cependant, il est absurde d'imaginer qu'à Naqlun, le nombre des novices était tellement supérieur à celui des moines. Les *pistoi* méritent une étude à part; j'ai l'intention de la faire dans l'avenir. Pour le moment, je propose de voir dans ce mot un terme désignant les laïcs vivant dans un centre monastique, liés à celui-ci

⁵⁷ Sur Naqlun, voir W. GODLEWSKI, « Deir el Naqlun. Quelques observations historiques », *Actes du IV^e Congrès Copte*, Louvain la Neuve 1992, p. 177-186; E. WIPSZYCKA, « Les rapports entre les monastères et les laures à la lumière des fouilles de Naqlun (Fayoum) », [dans :] EADEM, *Études sur le christianisme dans l'Égypte de l'Antiquité tardive*, Roma 1996, p. 373-393; W. GODLEWSKI, « Deir el Naqlun. Topography and Tentative History » [dans :] *Archeologia e papiri nel Fayum. Atti del Convegno Internazionale, Siracusa 24-25 maggio 1996*, Siracusa 1997, p. 123-134; IDEM, « Excavating the Ancient Monastery at Naqlun » [dans :] *Christianity and Monasticism in the Fayoum Oasis*, éd. G. GABRA, Cairo 2005, p. 155-171.

⁵⁸ Sur les *pistoi*, voir H. FÖRSTER, *Wörterbuch der griechischen Wörter in den koptischen dokumentarischen Texten*, s.v. πιστοί, Berlin 2002.

⁵⁹ *The Monastery of Epiphanius at Thebes*, Part II: W. E. CRUM, *Coptic Ostraca and Papyri*, New York 1926, p. 184 (n^o 126), p. 345 (n^o 5).

d'une façon stable et soumis à l'autorité de l'abbé. Les novices ne seraient qu'une partie des *pistoi*; le reste, ce serait des serviteurs de toute sorte. Si l'on admet cette hypothèse, le fait qu'à Naqlun, il y eût plus de *pistoi* que de moines, cesse d'être étrange. En effet, Naqlun était un centre de grandes dimensions et avait besoin d'un grand nombre de serviteurs.

Grâce aux fouilles et aux recherches de surface (*survey*) dirigées par W. Godlewski depuis 1984, et grâce à une abondante documentation écrite, le centre de Naqlun est assez bien connu. Il était composé de deux parties: d'un ensemble d'ermitages creusés dans le *gabal* et d'un grand *koinobion* au pied de celui-ci. Les recherches de surface ont constaté l'existence de plus de 90 ermitages, et chacun des ermitages qui ont été fouillés jusqu'à présent était destiné à deux moines. Cependant, on ne sait pas encore combien d'ermitages existaient et étaient habités en même temps. Le *koinobion*, qui a subi plusieurs changements au cours des VI^e-VII^e siècles ainsi qu'au moyen âge, était assez grand pour être habité par une centaine de moines et en plus, par des *pistoi*.

LAURES ATTESTÉES EXCLUSIVEMENT PAR DES DONNÉES ARCHÉOLOGIQUES

Prenons maintenant en considération quelques laures qui n'apparaissent dans aucun texte littéraire, mais dont les chercheurs ont découvert et étudié attentivement des traces matérielles, et cela, dans des conditions qui nous assurent que tous ou à peu près tous les ermitages qui avaient existé ont été enregistrés.

L'exemple le meilleur est celui d'un groupe d'ermitages situé non loin d'Esna, petite ville de la Thébaïde, au sud de Luxor. Les fouilles ont été exécutées sous la direction de S. Sauneron avec un soin extrême, et leur publication a été faite tout aussi soigneusement;⁶⁰ cela nous donne la certitude que toutes les habitations ont été trouvées. La laure était composée de 14 ermitages, séparés les uns des autres par des distances variables, de 10 à 35 minutes de marche. Il existait un centre où se trouvaient une

⁶⁰ S. SAUNERON, *Les ermitages chrétiens du désert d'Esna IV: Essai d'histoire*, Le Caire 1974.

église, une *saquieb* pour l'eau, des magasins, des installations artisanales. En principe, chacun des ermitages était destiné à un seul moine, mais dans deux cas l'existence de deux oratoires signale que l'ermitage était habité par deux frères. Cette laure a donc dû compter une vingtaine d'habitants. Construite vers 550, elle fut abandonnée vers 630.

Un autre exemple, c'est la laure dite Dêr Abu Hennes, dans des carrières abandonnées creusées dans la pente du *gabal* non loin d'Antinoé. Elle a été étudiée par M. Martin,⁶¹ qui a dressé le schéma suivant:

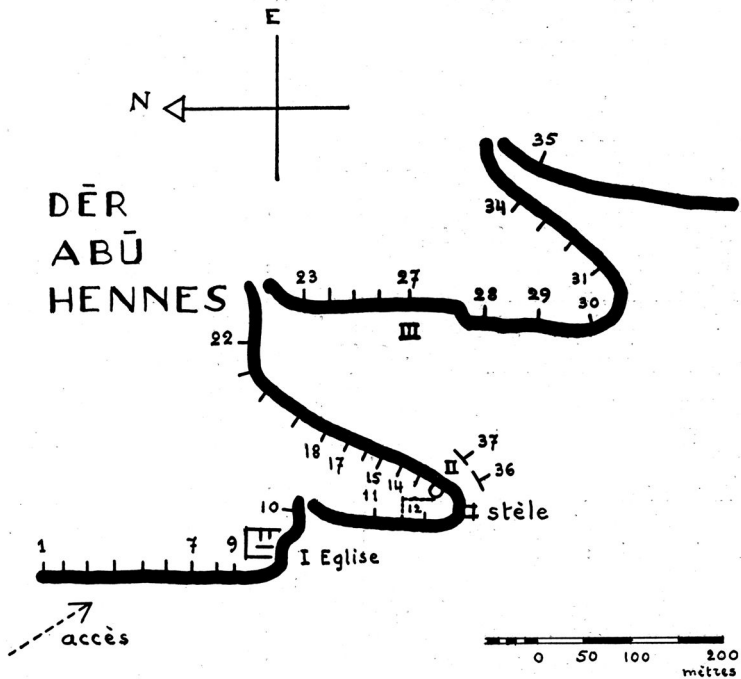


Fig. 8. Esquisse, dessinée personnellement par M. MARTIN, *La laure* (cit. n. 25), p. 67, de la laure dite Dêr Abu Hennes. Elle sert uniquement à donner une idée générale de la distribution des ermitages. Les habitations sont proches les unes des autres; le terrain devant elles constitue une sorte de terrasse commune.

⁶¹ M. MARTIN, *La laure de Dêr al Dik* (cit. n. 25), p. 66-68.

M. Martin commentait ce plan ainsi (p. 66–67): « Le schéma ci-joint (fig. 26) a pour but de compter le nombre d'habitations; je n'y ai donc pas numéroté les carrières, beaucoup plus nombreuses et pratiquement juxtaposées, mais j'ai tenu compte des signes qui indiquent une habitation : placard, niche de prière et surtout enceinte de la cour, sur laquelle peuvent s'ouvrir plusieurs petites salles. (...) L'accès le plus facile à la laure se fait le long de l'épaule de la colline, au nord. Juste avant le plateau sommital, on débouche sur la ligne des carrières. A partir de là, le sentier serpente devant leur ouverture, sur une terrasse en général assez large, en très légère déclivité vers le sud. Il décrit un coude à l'église, puis, à la stèle dont parle Clédat, revient sur lui-même et suit le contour supérieur d'un ravin profond. Le long de ce rebord, les cellules se touchent et ont toutes leur cour. On parvient ainsi à l'extrémité d'un second épaulement, au début d'un second ravin plus étroit, où les cellules se font rares; bientôt, les carrières ne sont plus occupées. Sur ce parcours d'environ 2.000 mètres, j'ai compté approximativement 37 lieux d'habitation ».

Dans ces 37 ermitages pouvaient habiter environ 50–60 moines (il faut tenir compte du fait que nous ne savons pas combien d'ermitages étaient occupés en même temps).

La laure dite Dêr al-Dîk, située près de Dêr Abu Hennes, comptait au VI^e siècle – période où elle semble avoir fleuri – une vingtaine d'habitations.⁶² Beaucoup plus petite était la laure installée dans 13 tombeaux de l'époque du Moyen Empire, à Beni Hasan; les tombeaux contigus furent unis deux à deux moyennant des passages intérieurs; dans cette laure, il y avait 6 moines au maximum.⁶³

QUELQUES OBSERVATIONS FINALES

Au cours de cette recherche, j'ai été frappée par la rareté, dans nos textes, des données numériques concernant les groupes monastiques. Si l'on met à part le dossier pachômien, qui constitue un cas particulier, la plupart des informations de ce genre se trouvent dans deux ouvrages: l'*Historia mona-*

⁶² M. MARTIN, *La laure de Dêr al Dîk* (cit. n. 25), p. 59.

⁶³ M. MARTIN, *La laure de Dêr al Dîk* (cit. n. 25), p. 9.

chorum et l'*Historia Lausiaca*. Elles sont à peu près absentes des *Vies* des moines, qu'elles soient grecques ou coptes (ou conservées dans une version copte), ainsi que des ouvrages hagiographiques arabes. Des auteurs qui notent soigneusement l'âge que les saints moines avaient à tel ou tel moment de leur vie, ne se soucient normalement pas de dire combien étaient leurs disciples, même pas dans les cas où le héros du récit était à la tête d'un *koinobion*. Alors que Pallade et l'auteur de l'*Historia monachorum* trouvent qu'il est important, si l'on parle d'un groupe de moines, d'indiquer le nombre de ses membres, les autres auteurs trouvent cela superflu. Je ne sais comment expliquer cette différence.

Lorsqu'il s'agit de grands ensembles de *monasteria*, les informations sur le nombre des moines donnent de règle des chiffres manifestement exagérés, même si l'auteur qui les donne a eu l'occasion de vivre dans ces milieux ou de les visiter. Il en est autrement lorsqu'il s'agit d'une communauté monastique particulière. Dans ces cas, les chiffres sont souvent vraisemblables, bien que les chiffres tout à fait fantaisistes ne manquent pas.

Il est très rare qu'une information sur l'importance numérique d'un groupe monastique soit donnée tout simplement pour décrire objectivement celui-ci. Le besoin de célébrer un saint moine ou une communauté ou un grand ensemble monastique est le motif principal qui guide les auteurs de nos textes.

Ewa Wipszycka

Département de Papyrologie
 Institut d'Archéologie
 Université de Varsovie
 ul. Krakowskie Przedmieście 26/28
 00-927 Varsovie
 POLOGNE
 e-mail: wipszycka@zigzag.pl